

LE 18^E DU MOIS

QUITTER PARIS C'EST REVIVRE UN PEU

► P. 2



SPÉCIAL N° 300

Trois cents numéros parus sans discontinuer depuis 1994, lorsque deux amis militants politiques et syndicaux, Jean-Yves Rognant et Noël Monier, bientôt rejoints par Marie-Pierre Larrivé, journaliste à l'AFP et compagne de ce dernier (*ci-dessus*), lancent avec une vingtaine de personnes l'initiative d'un manifeste fondateur qui, depuis, donne son orientation au 18^e du mois: « *Un journal pour des quartiers qui vivent... Le 18^e du mois veut explorer la quête du Paris citoyen, dans une réflexion sur la démocratie au quotidien et affirmer la nécessité d'une démocratie de proximité, plus participative.* »

► P. 10



Photos Jean-Claude N'Diaye, Thierry Nectoux et Victor Zébo. Dessins Paul Dehedin.

AU PETIT NEY LA CUISINE SE PARTAGE

► P. 16

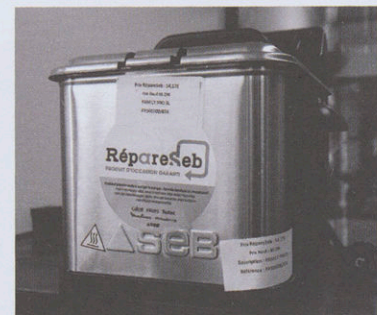
AU BAL CHORÉGRAPHIES POUR CORPS EMPÊCHÉS

► P. 23



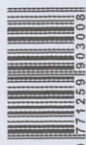
INSERTION ON RÉPARE ET ÇA REPART

► P. 14



SALLE DE CONSO UNE DOSE DE BIENVEILLANCE

► P. 8



■ ILS FONT LE 18^E
QUELLES SONT
VOS PERSONNALITÉS
PRÉFÉRÉES ? ► P. 6

Le temps du confinement a été l'occasion pour certains Parisiens de réfléchir à une nouvelle vie... et de passer à l'acte. Nous avons rencontré, juste avant ou après leur départ, sept d'entre eux, âgés de 28 à 75 ans. Nés à Paris ou non, propriétaires ou locataires, femmes et hommes, en famille, en solo ou en couple, actifs ou retraités, ils habitaient dans le 18e ou à sa frontière et sont partis ailleurs. Un mouvement de fond ?

16 mars 2020. Face à l'évidence de l'épidémie de Covid-19, le président Emmanuel Macron décrète le confinement. On assiste alors à un véritable exode : 22 % des Parisiens quittent la région, direction la province. Ils seront hébergés chez des amis, par la famille ou rejoindront leur résidence secondaire.

« Pendant ce temps, on a énormément échangé sur le sujet avec ma compagne, où on vit, ce qu'on fait, et ça nous a aidés à prendre une décision », explique Thibaut qui travaille dans le développement de logiciels pour le bâtiment et s'est installé avec Clara au cœur de Lyon. Bahia, elle, mère de trois enfants, est partie pour Alès : « Nous avons découvert le travail à distance pendant le confinement et je me suis dit qu'on pourrait vivre plus loin, ou ailleurs, ou autrement. » Ainsi naît l'idée de partir, sans compter que « le confinement a permis la prise de conscience qu'il y a une vie très riche ailleurs », souligne Brigitte, retraitée, qui a choisi de résider avec son mari Hans, dans la Drôme.

La ville soudain insupportable

A cela s'ajoute pour certains le désamour de Paris. « J'étais depuis vingt

POUR EUX, PARIS C'EST FINI

et un ans dans cet appartement dont j'ai été locataire et depuis peu propriétaire », explique Catherine, institutrice retraitée qui a quitté la rue Riquet pour s'installer en Corrèze sur le plateau de Millevaches. « J'habitais le quartier de Marx Dormoy depuis trente-deux ans. Pourquoi ai-je choisi de vendre et de partir de Paris et du 18e ? C'est pour retrouver (ou trouver) paix et sérénité et on peut dire que les problèmes du quartier contribuent à mon départ. » Même son de cloche chez les plus jeunes : le constat est fait que Paris, c'est difficile à vivre et d'un coup, ça devient insupportable. La rupture se vit même comme une rupture affective. « J'étais amoureux de Paris, j'y suis né, j'y ai mes amis d'adolescent, d'adulte, observe Pascal jeune retraité de l'enseignement désormais installé dans le Couserans en Ariège. Quand je partais un mois l'été le métro me manquait, sa diversité, ses maigres, ses gros, ses fous, le patri-

moine y compris populaire. » Noga (la cinquantaine, historienne des idées et philosophe) qui a embarqué toute sa petite famille pour Florence (Italie), approuve : « Moi, j'ai adoré être étudiante à Paris, je suis une enfant de Paris, Londres, New York » C'est aussi ce que résume Bahia : « J'avais perdu l'attachement à Paris. »

Pour des raisons positives ou négatives, désir d'ailleurs ou fuite, l'envie de partir s'impose : « J'ai eu le coup de foudre pour cette région de l'Ariège, pour les gens, les paysages et l'ambiance », raconte Pascal. Noga et sa famille en ont tout simplement eu marre de la ville : « De la pollution, de la densité de population, une ville trop dense, trop intense, mal gérée, sale. C'était dur. Finalement, partir de Paris correspond à la recherche d'un bien-être psychologique et physique. » Parfois, c'est une fois la décision prise que les motivations sautent aux yeux. « Je réalise rétrospectivement toutes les agressions que je subissais, voir les violences dans la rue, les flics, les gens qui pissent dehors », observe Pascal. Tout comme Hans, désormais installé dans la

« Nous avons une maison de vacances que nous avons acquise en vue de notre retraite et on s'est rendu compte qu'on pouvait vivre sans Paris. C'est une vie autre, une vie riche d'autres activités. »

BRIGITTE, RETRAITÉE.

Drôme : « Je suis content d'aller dans un endroit où on respire mieux, où on n'est pas tout le temps en train de se frotter les uns contre les autres. »

Alors, qu'est-ce qui a changé ? C'était mieux avant ? « Ce qui a changé à Paris c'est l'ambiance, résume Hans. Avant, c'était super, c'était mélangé, par exemple sur la Butte il y avait un voisinage, des relations. Maintenant ça se parle plus, ça se mélange plus, c'était plus détendu avant et c'est devenu désagréable. » La dégradation de certains quartiers se fait aussi ressentir. « J'ai travaillé trente ans dans le 18e, que j'ai aimé, où j'ai habité, avant que les problèmes du quartier, de la rue Riquet, me le fassent détester », explique Catherine. L'enfer, c'est les autres ? Ou la ville ? Les avis sont partagés. « Je réfléchis : là où je me suis installé, je ne suis plus agressé par la pub, je ne vois plus l'effroyable misère, je ne vois plus des gens désintéressés, ni la pauvreté culturelle et matérielle hurlante des inégalités et j'ai découvert en creux ce que j'avais gagné », explique Pascal.

Plus d'espace pour moins cher ?

Tous sont d'accord avec Bahia : « Paris c'est très bien pour la vie étudiante mais quand on a des enfants on a envie d'un jardin, de plus d'espace. » Thibaut, 28 ans, n'a pas d'enfants mais confirme : « Pendant le confinement je faisais au moins deux visios par jour et ma copine aussi. Dans 30 m² c'est clairement insupportable, d'autant qu'à Paris on a cette vision que l'appartement c'est pour dormir, pas pour y vivre, parce qu'on n'a pas les moyens d'avoir un espace de vie suffisant. Nous, ce n'est pas la ville que nous avons abandonnée, puisque nous nous sommes installés à Lyon, mais on a multiplié par trois la surface de notre appartement avec un vrai bureau et c'est une vie plus calme, moins stressante. » Noga insiste également sur la « liberté financière retrouvée » grâce à un coût de la vie moindre. Tout comme Catherine : « En fait, après le confinement j'ai loué un chalet sur le plateau de Millevaches pour les vacances. Et pendant ce séjour j'ai découvert une petite maison avec

« Quand je suis arrivé à Paris il y a plus de 40 ans c'était "Paris, à nous deux !" et très longtemps j'ai été enthousiaste de cette ville. Mais depuis dix ans ça commençait à me peser. Est-ce que c'est une question d'âge ? Est-ce que c'est une question de densité de population ? Pourtant c'était comme ça avant, il y avait autant de monde ! Est-ce que c'est mon regard qui a changé, mon ressenti qui a évolué ? Je crois que oui. A Paris tu buttes partout. Auparavant je ne ressentais pas cette atmosphère d'agressivité. J'aurais jamais pensé que le métro ça m'emmerderait. »

HANS, RETRAITÉ

En chiffres

Paris perd des habitants depuis 2012. Alors qu'elle en gagnait 14 000 par an entre 2006 et 2011, 10 800 personnes quittent la capitale en moyenne chaque année selon l'Insee. La crise sanitaire semble avoir amplifié ce mouvement. Dans le 18e, le nombre d'enfants inscrits en maternelle diminue à chaque rentrée, depuis au moins trois ans. Il est passé de 4 728 en septembre 2019 à 4 287 en septembre 2021. Par ailleurs, les naissances domiciliées dans l'arrondissement sont également en baisse : moins 1 000 entre 2019 et 2020 et moins 1 200 entre 2020 et 2021.

des pommiers et je l'ai achetée car le prix était abordable, 50 000 €.

Enfin, pour beaucoup, l'envie même de se reconnecter avec la nature, de pouvoir facilement sortir de la ville sont décrits comme un besoin vital. Pour nombre de familles, le souci de donner à leurs enfants « un autre environnement » entraîne même un « exode pédagogique », comme le dit Bahia : « Nous avons déménagé car nous cherchions une école alternative. Nous en avons trouvé une pas trop chère à Alès, qui nous a permis d'allier l'envie de campagne, de plus d'espace, et la possibilité de scolariser nos enfants dans une école Steiner. D'ailleurs, nous avons été surpris, en arrivant, de rencontrer de nombreux parents motivés par la même chose. »

Des rapports sociaux plus humains

Au fond, tous mettent en œuvre le désir de changer de vie, pour lui trouver plus de sens, un changement de cap. « Après avoir séjourné deux mois et demi dans ma petite maison avec les pommiers, explique Catherine, je me suis demandé pourquoi je rentrerais à Paris et la réponse, compte tenu de l'accueil des gens sur place, du village, c'est que j'ai décidé de m'y installer. » Car oui, les Parisiens jugent sévèrement les relations sociales dans la capitale et trouvent les habitants d'autres régions accueillants, sympas, plus faciles. « Ce que j'aime sur le plateau c'est le calme, observe ainsi Catherine. La bienveillance des habitants, retrou-

« On s'est rendu compte pendant le premier confinement qu'il n'y avait plus la partie "fun", rencontrer des amis en terrasse le soir, les soirées, et par contre nous avions les inconvénients : le logement petit, la pauvreté grandissante dans le 18e, et puis on se faisait alpaguer au moins cinq fois par jour, alors, le confinement a été un déclic, un peu la goutte d'eau. »

THIBAUT, 28 ANS.

ver le bon sens et l'équilibre des gens qui s'occupent des autres. »

Alors, autant se passer de Paris, même si, pour certains de ceux qui sont partis, l'animation culturelle de la capitale est parfois regrettée. « Paris c'est se laisser embarquer, il y a toujours des choses à voir ou à faire », remarque Brigitte. Mais souvent les coûts et le rythme de vie rendent ces loisirs difficilement accessibles. « La vie culturelle, on ne pouvait pas vraiment y accéder à cause du prix » note Thibaut. « Et puis, nous sommes partis pour une petite ville, et c'est très bien, observe Noga. Au final donc, pas de regret, et le plaisir de la découverte : « Ici, on a l'impression que tout est à échelle humaine » ajoute-t-elle. Et cela ne signifie pas forcément qu'on déteste Paris et le 18e. « J'aime toujours Paris, me promener dans les rues, c'est beau, reconnaît Brigitte. Parfois les escaliers de la Butte me manquent, les rues de la Goutte d'Or, le marché Saint-Pierre. ».

DANIELLE FOURNIER

Le grand exode viral

Selon l'Insee, qui s'appuie sur les activations du réseau téléphonique mobile, en Île-de-France, le solde des arrivées et départs pendant le confinement est estimé à moins 455 000 personnes.

La population présente à Paris et dans la petite couronne (départements 92, 93 et 94) a diminué de 552 000 personnes. Un mouvement de population d'une ampleur inédite dans lequel plusieurs facteurs ont pu jouer : la possession de résidences secondaires – 16 % des Parisiens contre 5,7 % en moyenne en France métropolitaine en possèdent une – et le fait que près de la moitié (45 %) des Parisiens actifs sont cadres ou exercent des professions intellectuelles supérieures contre 17 % des Français de métropole.

D'après l'enquête Emploi en continu de l'Insee, plus de 80 % des cadres ont télétravaillé pendant le confinement, ce qu'ils pouvaient donc faire, potentiellement en changeant de lieu de résidence. Nombre d'étudiants sont aussi retournés vivre dans leur famille.

La surreprésentation des jeunes à Paris (11 % des Parisiens contre 8 % en France métropolitaine) peut aussi expliquer l'ampleur des mouvements de population observés dans la tranche d'âge des 18-24 ans. Enfin, les Parisiens, plus que d'autres, vivent dans des logements suroccupés : 16 % des logements à Paris contre 3 % en province.

21 Jul 20 32713

“FABRIQUÉ À PARIS” LE 18^E QUATRE FOIS LAURÉAT

Un trench, des culottes périodiques et de la lessive : trois productions du 18e ont été primées pour leur qualité innovante parmi les 386 produits distingués par le label Fabriqué à Paris cette année.

L'entreprise Edmée s'est distinguée avec son produit phare, un éco-trench modulable pour les femmes qui font du vélo et « *veulent se sentir à l'aise et rester élégante* ». Elle a obtenu le premier prix de la catégorie Innovation. Imperméable, il se porte sans manches l'été, avec une doublure l'hiver, avec ou sans ceinture. Il est durable : accrocs et coutures sont réparés après renvoi. Noémie Gauthier, styliste depuis 15 ans et créatrice de la marque, cycliste elle-



et les retours très positifs des premières clientes permettront de faire décoller les ventes. Le second prix de la catégorie Innovation a quant à lui été attribué aux dessous utiles de La Culotte parisienne (nous vous en parlions dans notre n° 290). Et le troisième a été décerné à La lessive de Paris (présentée dans les colonnes de notre n° 289). A signaler également, la troisième position de la Laiterie de La Chapelle dans la catégorie artisanat alimentaire.

Un plus pour la notoriété

même, travaille pour l'instant seule et à la précommande. Le label, « *c'est une belle reconnaissance, beaucoup de gens ont pu voir le trench en vrai, et m'ont dit qu'il est encore plus beau qu'en photo* ». Si pour l'instant, Edmée n'assure pas à Noémie Gauthier des revenus suffisants, elle espère que l'explosion de la pratique du vélo, la notoriété accrue, « *beaucoup de post relayés sur les réseaux sociaux* »,

Créé il y a quatre ans par la ville, le label Fabriqué à Paris, « *vise à promouvoir la diversité des savoir-faire des commerçants, créateurs et artisans parisiens* ». Chaque année, parmi les labellisés, quinze produits sont récompensés par un jury composé d'élus et de personnalités, présidé par Olivia Polski, adjointe à la Mairie

de Paris, chargée du commerce et de l'artisanat et Nicolas Bonnet Ouladj, conseiller de Paris. S'y joignent les élus en charge du développement économique, du tourisme et de l'économie circulaire ainsi que le président de la chambre de commerce et d'industrie, celui de la chambre des métiers et de l'artisanat, le directeur de l'école Duperré, et une chroniqueuse de l'émission TéléMatin.

Les lauréats de chaque catégorie reçoivent un prix doté respectivement de 2000, 1000 et 500 euros pour les premiers, deuxième et troisième. Nos quatre entreprises locales devraient pouvoir ainsi accroître leur notoriété, même si leur réputation est déjà bien établie au-delà de l'arrondissement. A noter cependant, « *une première délocalisation* » pour Edmée. Habitante du 18e depuis 15 ans Noémie Gauthier doit aujourd'hui quitter l'appartement-atelier devenu trop petit, pour s'installer dans le 12e arrondissement. Mais le 12e n'est qu'à quelques coups de pédale, et en trench vélo ce devrait être sans souci. ●

PATRICK MALLET

La Laiterie La Chapelle :
72 rue Philippe de Girard,
75018 Paris, www.laiterielachapelle.com
La Culotte Parisienne,
www.laculotteparisienne.com.
Edmée : www.edmee-paris.com
La lessive de Paris, Cap 18, 189 rue
d'Aubervilliers 75018 Paris ;
www.lalessivedeparis.fr



LE TOUR

Pour les 170 ans de la Petite Batignolles et La Chapelle,



Thierry Nectoux

30 voyageurs étaient inscrits pour cette balade en bus sur l'itinéraire de la Petite Ceinture.

DE PARIS EN 70 MINUTES

Ceinture, deux associations ont organisé une balade dans un bus ancien entre les le long de la première section de ce chemin de fer.

l'usine toute proche de La Villette, mise en service en 1856. Ces deux installations seront démantelées entre 1960 et 1980 et remplacées par un hôtel d'entreprises et des immeubles d'habitation.

A l'inverse, deux autres gares du 18e, boulevard Ornano et avenue de Saint-Ouen, doivent leur survie à leur reconversion. La première a vu le jour pour l'Exposition universelle de 1878 et sera reconstruite pour celle de 1889. Après d'importants travaux de rénovation, les deux bâtiments « *relookés* » ouvrent en 2014 et en 2017, transformés en lieux de restauration et de culture, la Recyclerie et le Hasard Ludique. Grâce à la réhabilitation lancée par la Ville de Paris, le deuxième a même retrouvé sa façade d'époque.

Si le patrimoine de la Petite Ceinture a pu conserver quelques bâtiments emblématiques, pérennité à laquelle l'ASPCRF a largement contribué, l'association a rappelé que la vocation d'une infrastructure ferroviaire reste... de faire rouler des trains. Et elle entend bien faire prendre en compte les atouts de la ligne : un transport collectif ferroviaire compatible avec le réseau ferré régional, respectueux de l'environnement et rapide. Quel autre mode de transport fait le tour de Paris en 1 heure 10, le temps mis en 1900 ? ●

DOMINIQUE GAUCHER

aussi passionnés, connaissent les questions. Ma voisine de 85 ans s'enquiert des raisons expliquant l'abandon de cette ligne.

Deux gares sauvegardées

Les gares, encore là ou démolies dans les années 1970, témoignent du rôle

économique de la Petite Ceinture et du passé industriel de ces quartiers. Ainsi la gare de Chapelle Charbon, ouverte en 1855, s'installe à proximité immédiate du réseau de la Compagnie du Nord. Elle réceptionne la houille destinée à fabriquer le gaz, utilisé pour l'éclairage de Paris, dans

L'ASPCRF organise des visites-conférences sur place, information et réservation <https://petiteceinture.org/qui-sommes-nous/notre-association/>

UNE NOUVELLE APPLI POUR FAVORISER LE DON

StreetCoin c'est un QR code scanné chez son commerçant pour donner quelques euros quand on n'a plus de pièces en poche.

Mathilde Rouleau a créé StreetCoin, un site de micro-dons pour que la solidarité puisse continuer de s'exercer au cœur des quartiers à l'heure où le paiement en espèces régresse et avec lui, la petite monnaie qu'on donne à ceux qui font la manche. « *Mais la précarité, ce n'est pas seulement les gens qui demandent de l'aide dans la rue, au contraire, elle est souvent invisible. C'est pourquoi StreetCoin permet de faire le lien entre des habitants et les associations d'un même quartier qui agissent auprès des publics fragiles.* » Pour l'heure, seuls quelques commerçants de la rue des Martyrs (côté 9e) affichent

le QR code de l'association qui permet d'accéder au site et de faire un don en direct. L'argent versé est redistribué sous forme de cartes cadeaux d'une valeur de 20 €, valables notamment chez Carrefour et d'autres enseignes parisiennes. Ces cartes sont attribuées via des associations (Aux captifs, la libération, qui accueille des personnes sans domicile, Plurielles, un foyer d'hébergement pour femmes et Tout autre chose, qui œuvre au développement du lien social de quartier).

Mathilde et son équipe de cinq bénévoles espèrent bientôt dépasser le 9e et étendre leur périmètre d'action aux arrondissements voisins dont le 18e. Avis aux commerçants et aux habitants qui voudraient rejoindre l'initiative. ● SB



<https://www.streetcoin.social/>

AGENDA

Attention : tous ces événements sont annoncés sous réserve de modifications en fonction des mesures sanitaires.

Conseil d'arrondissement

LUNDI 31 JANVIER

Selon la situation sanitaire, il se tiendra en présentiel à la mairie ou en visioconférence, dans les deux cas à partir de 18 h 30.

VENREDIS 14, 21 ET 28 JANVIER

Coudre

Atelier couture avec Marie-France au Petit Ney, 10 avenue de la porte Montmartre. Inscription : lecafelitteraire@lepetitney.fr

SAMEDI 15 JANVIER

Autodéfense

Atelier animé par la compagnie DTS en collaboration avec un champion du monde en Krav Maga. Objectif : donner des outils simples pour se défendre en cas d'agression. A 16 h à l'Espace Canopy, 19 rue Pajol. Inscription indispensable sur espacecanopy@gmail.com

MARDI 18 JANVIER

Bavardises

Papote papote entre potes : la Maison de la Conversation invite à un petit-déjeuner où chacun apporte une boisson ou un gâteau à partager tout en tissant du lien et imaginant des synergies nouvelles. De 9 h à 10 h, 10-12 rue Maurice Grimaud. Précisions et inscription : maisondelaconversation.org

Après Tati

Réunion publique de présentation du projet concernant les anciens magasins Tati par les promoteurs, en particulier les locaux commerciaux en pied d'immeuble, à 18 h 30 en mairie.

JEUDI 20 JANVIER

Solidarité

Les citoyens bénévoles sont invités à participer au recensement des sans-abri. Pour cette nouvelle « *Nuit de la Solidarité* », rendez-vous en mairie en début de soirée, horaire à vérifier sur le site de la mairie du 18e.

LE 18^E DU MOIS

13 rue des Amiraux
75018 Paris
18dumois@gmail.com
www.18dumois.info

Le 18^e du mois est un journal d'information sur le 18^e arrondissement, indépendant de toute organisation politique, religieuse ou syndicale.

Il est édité par l'association des Amis du 18^e du mois.

ISSN 1259-903
Numéro de commission paritaire 1022 G 82213

Ont collaboré à ce numéro

Rédaction : Annick Amar, Stéphane Bardinot, Dominique Bouteil, Sylvie Chatelin, Noémie Courcoux-Pégorier, Florianne Finet, Danielle Fournier, Dominique Gaucher, Sonia Imbert, Erwan Jourand, Annie Katz, Jacky Libaud, Monique Loubeski, Patrick Mallet, Sandra Mignot, Marie-Antoinette Leca.

Photographies et illustrations : Olga Blomme, Paul Dehedin, Davide Del Giudice, Dominique Dugay, Jean-Claude N'Diaye, Thierry Nectoux, Gorka Uztarroz.

Relecture :

Elise Coupas, Annie Katz, Emmanuel Tronquart.
Rédaction en chef : Sandra Mignot avec Annie Katz, adjointe.
Graphisme original : Pilote Paris
Maquette : Anne Guillaume
Bureau de l'association : Sylvie Chatelin, présidente, Annie Katz, vice-présidente, Danielle Fournier, secrétaire Catherine Masson, trésorière.
Site et réseaux sociaux : Valentina Casciu, Florianne Finet, Sophie Roux.

Responsable de la distribution :

Anne Bayley
Responsable des abonnements : Martine Souloumiciac
Responsable de la mise sous pli : Marika Hubert
Directrice de la publication : Sylvie Chatelin
Fondateurs : Marie-Pierre Larrivé, Noël Monier et Jean-Yves Rognaud.

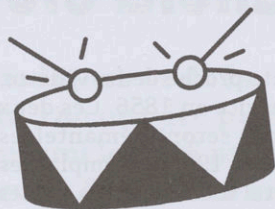
Imprimé sur papier certifié FSC par : Promoprint, 79 rue Marcadet, 75018 Paris

Tous les points de vente sur www.18dumois.info
PROCHAIN NUMÉRO : PARUTION LE 5 FÉVRIER

ILS FONT LE 18^E

À VOUS DE PARTICIPER !

A l'occasion du n° 300 du 18^e du mois, nous vous proposons de contribuer à notre sélection des personnalités marquantes du 18^e.



Créateur d'entreprise innovante ou gardienne d'immeuble pourvoyeuse de services inestimables ? Cafetier au grand cœur ou sportif émérite ? Acteur associatif à l'impact remarquable ou artisan au savoir-faire incomparable ? Artiste de talent ou enseignant hors pair ? Personnalité politique émergente ou syndicaliste d'avenir ? Vous pouvez tous les désigner pour qu'ils figurent dans notre panorama de ceux qui font le 18^e d'aujourd'hui.

Vous pouvez proposer entre une et vingt personnalités intervenant dans divers secteurs de la vie de la cité. Indiquez leurs nom et prénom, fonction, l'organisation (association/entreprise...) à laquelle ils appartiennent le cas échéant, ainsi que quelques mots présentant la personne et les raisons pour laquelle vous la citez.

La rédaction du 18^e du mois vous proposera le panorama de ces personnalités dans un prochain numéro.

Vous pouvez envoyer votre liste :

- par courrier (18^e du mois, 13 rue des Amiraux, 75018 Paris)
- ou par mail (ilsfontle18e@gmail.com).

Merci d'avance pour votre participation.

VOTRE PUB dans le 18^e du mois

Contact : publicitel8edumois@gmail.com

PLEINE PAGE
222 mm X 292 mm

1/2 HAUTEUR
107 mm X 292 mm

1/4
HAUTEUR
107 mm
X 146 mm

1/8^e
HAUTEUR
52 mm
X 146 mm

1/8^e LARGEUR
107 mm X 75 mm

1/16^e LARGEUR
107 mm X 38 mm

1/16^e
HAUTEUR
52 mm
X 75 mm

1/2 LARGEUR
222 mm X 146 mm

TARIFS

Pour une publicité prête à être imprimée (PDF ou JPG à 300 dpi).

1/16^e de page : 60,00 €

1/8^e de page : 95,00 €

1/4 de page : 160,00 €

1/2 page ou pleine page :
nous contacter.

Si le projet de maquette est à finaliser par nos soins, nous contacter pour les tarifs.

Prix nets.



NATURE

SOURIS ET SOURICEAUX

Effrayante pour certains, adorable pour d'autres mais surtout très prolifique, la souris accompagne l'humanité depuis toujours, pour le meilleur et pour le pire.

Crainte par certaines personnes qui n'hésitent pas à grimper sur une chaise dès son apparition, la souris grise est un rongeur qui apprécie la compagnie des humains dont elle est la commensale (elle partage leur table) depuis des milliers d'années. *Mus*, son nom de genre en latin, a donné « mouse » en anglais et « maus » en allemand, tandis que *musculus*, son nom d'espèce, souligne son côté athlétique que l'on découvre lorsque l'on tente de l'attraper et qu'elle nous échappe par des bonds impression-

nants ! Son nom a aussi inspiré l'expression « se musser » qui signifie se cacher, que l'on trouvait autrefois dans une appellation de rue parisienne disparue, célébrée autour de l'an 1300 par le poète Guillot de Paris qui écrivait : « En la rue de Pute-y-muce, m'en entrant dans la maison Luce, qui maint en rue de Tyron, des dames ymes vous diront... » Cette rue de Pute-y-musse, autre orthographe, s'est miraculeusement transformée depuis en rue du Petit-Musc !

Indestructible

Fléau depuis toujours dans les maisons et les greniers, à cause de sa propension à grignoter tout ce qu'elle trouve et à souiller les lieux qu'elle fréquente de son urine à odeur pénétrante, la souris a fait l'objet au cours des siècles de toutes sortes de stratégies humaines pour limiter ses populations. A commencer, en France, par la domestication de prédateurs naturels venus d'Orient,

COMPARUTION IMMÉDIATE

“ Monsieur se déçoit lui-même. Et il nous déçoit aussi. ”

Pierre est poursuivi pour détention, transport, acquisition, offre ou cession de produits stupéfiants. Sa jeunesse et son enfance difficile ne suffisent pas à l'excuser.

Dans le box, un tout jeune homme. « Majeur depuis quatre mois », selon son avocat. Mais déjà cinq mentions à son casier judiciaire. C'est une filature qui l'amène devant la 23^e chambre du tribunal correctionnel. Des pandores en surveillance dans

comme la genette au Moyen-Âge, suivie de celle du chat à l'époque moderne, complétée par des campagnes de piégeage et d'empoisonnement diverses et variées. Pourtant, rien n'y fait !

Il faut dire qu'avec une maturité sexuelle à 45 jours et une capacité à mettre au monde une dizaine de souriceaux jusqu'à 15 fois par an, l'espèce survit quoi qu'il advienne. Ses prédateurs ne manquent pourtant pas et, même dans notre arrondissement, les faucons crécerelles, corneilles, pies, geais, fouines et renards la capturent dès qu'elle se risque en plein air. Aussi préfère-t-elle fréquenter les habitations, les hangars et autres stations de métro où néanmoins les rencontres avec les chats et les rats lui sont parfois fatales.

La souris elle-même a été domestiquée au fil du temps, notamment sous sa forme blanche et peut être considérée, soit comme compagne de jeux, soit comme « cobaye » de laboratoire, soit comme nourriture pour certains NAC (nouveaux animaux de compagnie) comme les reptiles exotiques. Malgré ses déprédations et contrairement au rat, la souris bénéficie d'un capital de sympathie auprès de beaucoup d'humains et figure en bonne place dans les traditions populaires du monde entier. C'est elle qui console les enfants de leurs dents perdues et qui, sous sa forme verte, se transforme en escargot ou encore illustre la naïveté de la jeunesse dans *Le Vieux Chat et la Jeune Souris* de Jean de La Fontaine. Sans compter les bestioles transformées en chevaux pour tirer le carrosse de Cendrillon dans le conte de Charles Perrault et un célèbre couple de mice (pluriel de mouse) américaines répondant aux doux prénoms de Minnie et Mickey.

Nous avons fêté Noël il y a peu, avez-vous trouvé des souris, sous une forme ou une autre, dans votre soulier ? ●

JACKY LIBAUD

En bref...

DEUX-ROUES : REPORT DU STATIONNEMENT PAYANT

Le stationnement payant pour les deux-roues motorisés, initialement prévu au 1^{er} janvier 2022, est reporté à septembre pour des raisons techniques. Scooters et motos à moteur thermique devront s'acquitter d'une redevance équivalente à 50 % de celle d'une automobile, les montures électriques étant exonérées. Autre changement à venir : l'autorisation d'occupation temporaire (AOT) d'un véhicule – obligatoire pour se parquer hors de la bande de stationnement lors d'un déménagement – deviendra payante à partir de mars prochain. Le tarif pourrait être de 35 € la demi-journée pour un véhicule de 3,5 tonnes. SM

DES VACCINS À LA MAIRIE

Le centre de vaccination de la mairie du 18^e a dépassé le chiffre de 250 000 injections depuis son ouverture il y a un an ! Et il continue avec 1 500 doses quotidiennes ces dernières semaines. Il reste des créneaux libres via Doctolib. Et les plus de 60 ans qui le souhaitent peuvent venir prendre rendez-vous sur place. En revanche, les moins de 30 ans doivent en ce moment se tourner vers leur médecin ou leur pharmacien car le centre ne propose que du Moderna, vaccin qui leur est déconseillé. Comme tous les centres de vaccination parisiens, celui du 18^e est ouvert à tous les habitants de la capitale. MOf



LA PHOTO DU MOIS

Une manifestation à l'occasion de la journée internationale des migrants a eu lieu le 18 décembre entre la place de Clichy et celle de la Bataille de Stalingrad. Le collectif La Marche des solidarités a appelé à la régularisation des sans papiers, à soutenir le droit d'asile et à lutter contre l'islamophobie.

Thierry Nectoux

un quartier du Kremlin-Bicêtre, réputé théâtre de petits trafics, l'ont surpris récupérant de curieux paquets auprès de trois individus stationnés là. Ils n'ont pas suivi le véhicule, mais l'ont couronné lui, dans son trajet en Vélib' jusqu'à la rue Doudeauville. Là, ils ont observé ce champion de la pédale remettre deux petites boîtes à une jeune femme, à l'entrée de son immeuble, avant de l'interpeler. Pierre* explique qu'il pensait retrouver une prostituée. Il ne comprend pas pourquoi il a été arrêté. « J'ai rarement vu des prostituées payer pour faire une passe », objecte le président. De toute façon, l'acheteuse a déclaré qu'elle avait bien

commandé les deux doses de cannabis. Elle, n'est pourtant pas poursuivie. Le jeune étudiant en métallurgie-soudure tente de protester. Il ne reconnaît pas les chefs d'accusation d'offre et de cession : il n'y a pas eu transfert d'argent. Il cherche à amadouer la cour. Pierre mentionne une arrestation musclée, montre une plaie à la tempe. Avance que sa compagne est enceinte. Et que tous deux vont bientôt lancer leur business de revente de deux-roues. « Elle appréciera votre "rencontre" avec la prostituée », glisse le président. Le réquisitoire de la procureure est cinglant. « Monsieur se déçoit lui-même. Et il nous déçoit aussi :

il a été éloigné du 91, il a un appartement en Gironde pourvu par la PJJ, un accompagnement social, une formation... Et malgré les nombreux avertissements, le voici devant la cour. » L'avocate du prévenu plaide la jeunesse de Pierre, son enfance malheureuse et la violence de son père, ses tentatives pour s'extraire de sa propre addiction, son besoin d'aide en la matière. « Sept grammes de cannabis retrouvés sur lui, c'est peu, si l'on reconnaît qu'il n'est pas vendeur. » Mais la sanction tombe : huit mois avec mandat de dépôt et la révocation d'un mois de sursis. ●

SANDRA MIGNOT

* Le prénom a été modifié.

AGENDA

SAMEDI 22 JANVIER

Lire ensemble

Et discuter de ces lectures autour d'une boisson chaude à l'Espace Canopy, 19 rue Pajol à 15 h. S'inscrire sur espacecanopy@gmail.com

MARDI 25 JANVIER

Génocides

À l'occasion de la journée mondiale contre les génocides et crimes contre l'humanité, cérémonie de commémoration à 10 h dans le hall d'accueil de la mairie.

SAMEDI 29 JANVIER

Belliard

Fête de quartier et vide-greniers sur le mail Belliard de 14 h à 18 h.

À voix haute

Atelier sur les techniques de lecture à voix haute organisé par l'association Les Livreurs. À partir de 12 ans à la bibliothèque Václav Havel, 26 esplanade Nathalie Sarraute. S'inscrire au 01 40 38 65 40 ou par mail à bibliotheque.vaclav-havel@paris.fr

MERCREDI 2 FÉVRIER

Révolution

Au programme de cette nouvelle édition des Mercredis des révolutions, « Amérique latine, indépendances et révolutions », avec Geneviève Verdo et Maurice Lemoine. À 18 h 30 à la mairie.

LUNDI 7 FÉVRIER

Plan local d'urbanisme

Réunion de concertation sur les orientations du projet d'aménagement et de développement durable du PLU. Lieu à préciser sur paris.fr. La concertation est ouverte jusqu'au 1^{er} avril. Vous pouvez aussi participer via un registre en mairie ou la plateforme idee.paris.fr

JUSQU'AU 12 FÉVRIER

Prix du premier roman

Tout le monde peut participer à ce prix des lecteurs et lectrices en s'adressant à la bibliothèque Jacqueline de Romilly, 16 avenue de la porte Montmartre, 01 42 55 60 10, bibliotheque.jacqueline-deromilly@paris.fr

JUSQU'AU 26 FÉVRIER

Jeunes fourmis

Exposition d'albums pour la jeunesse de la collection Les Fourmis rouges illustrés par des artistes. Bibliothèque Václav Havel, 26 esplanade Nathalie Sarraute.

VISITE GUIDÉE D'UNE SCMR

Deux fois par mois, la salle de consommation à moindre risque accueille les visiteurs pour montrer la réalité de cet établissement qui a nourri de nombreux débats depuis son ouverture.

L'hôpital Lariboisière abrite, dans ses extensions des années 1970, une salle de consommation à moindre risque (SCMR) pour les usagers de drogues par injection, tenue par l'association Gaïa. Il existe deux SCMR en France, celle-ci et une à Strasbourg. Le lieu est financé par l'Agence régionale de santé (ARS) pour environ 1,8 million d'euros annuels.

À l'entrée, le cadre évoque plus un local associatif propre et neuf qu'un lieu de soins. Le revêtement imitation parquet au sol, les murs blancs, la salle de repos d'une vingtaine de mètres carrés qui offre sièges et tables ainsi que des livres et des revues en rayonnage sur un mur, des présentoirs avec des fiches techniques sur toutes les drogues disponibles sur le marché (17 tout de même, alcool compris) et des affiches de prévention ou de promotion de la santé.

Depuis septembre 2021, le centre ouvre ses portes deux fois par mois en soirée aux visiteurs, pour démystifier et montrer le changement que la présence du centre induit, pour les habitants comme pour les usagers. Ce soir, une vingtaine de personnes sont présentes, scindées en deux groupes.



David Del Giudice

« Ce centre est né dans le sillage de la politique de réduction des risques qui remonte aux années 1980, portée par beaucoup par Médecins du monde, dont Gaïa est une émanation née après la loi de 2005 créant les CAARUD (centre d'accueil et d'accompagnement à la réduction des risques pour usagers de drogue). Nous administrons la SCMR depuis son ouverture en 2016 », introduit Camille Giband, coordinatrice du centre en compagnie de Davide Melique, assistant social, qui seront nos guides. « Le quartier avait déjà un historique d'expérimentation, puisque le premier automate distributeur de kits et récupérateur de seringues a été implanté en 1995 aux abords de l'hôpital, boulevard de La Chapelle. »

Misère et détresse des usagers

« Les deux tiers des usagers qui viennent consommer ici sont sans domicile et parmi eux beaucoup vivent avec des pathologies psychiatriques qui nécessiteraient des prises en charge si les urgences psy n'étaient pas débordées. Et sans logement, tout est très compliqué tant pour le soin que pour l'administratif. On croise des gens dans le dénuement total. Ils vivent et subissent – particulièrement les femmes –, beaucoup de violence physique et mentale, entraînant une dégradation profonde de leur être. » Faute de logement, prélude indispensable à un nouveau départ, les moyens du centre sont dérisoires pour accompagner les usagers vers une amélioration de leurs conditions de vie qui se veut surtout un maillon dans une

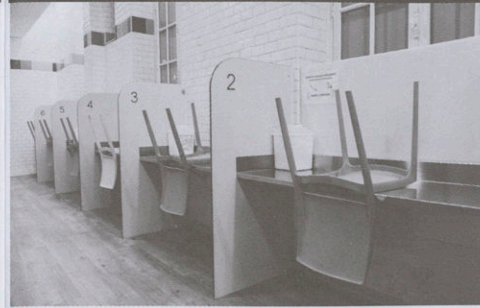
chaîne. Néanmoins, une équipe professionnelle et dévouée anime le centre. Une quarantaine de salariés gèrent l'accueil mais aussi les maraudes, le ramassage des seringues, la médiation, la réponse téléphonique et l'antenne mobile qui se déplace sur les scènes ouvertes. Educateurs spécialisés, infirmières, assistants sociaux et un médecin psychiatre présentent trois fois par semaine, sans compter le soutien de nombreux bénévoles, certains riverains de la gare du Nord, d'autres an-

Une réussite de santé publique

Depuis 2016, 350 000 injections ont été pratiquées ici, dans le respect des personnes et dans des conditions d'hygiène décentes. « Ce sont par ailleurs autant de seringues qui ne sont pas jetées dans les rues », insiste Camille Giband, manière de souligner que le travail joue aussi sur la qualité de vie du quartier. Consommation encadrée et tranquillité retrouvée, telles sont les deux jambes de l'expérience.

Son périmètre comprend aussi les abords de l'hôpital. Il est donc entendu que, dans ces limites, les usagers, très souvent en possession de leur consommation personnelle, ne seront pas contrôlés par la police. Et que celle-ci continue néanmoins de patrouiller, en gardienne de la paix. « La police joue le jeu, voire oriente certains usagers vers nous. »

Quelque 160 passages sont enregistrés chaque jour. Les usagers sont accueillis la première fois par un entretien au cours duquel on enregistre leur nom ou pseudo ainsi qu'une



David Del Giudice

La salle est équipée de 16 postes dont 12 destinés à l'injection. Du matériel de prévention est distribué aux usagers.

date de naissance, sans vérification. « On ne leur demande rien, juste de nous dire quelles solutions intraveineuses ils utilisent, si la personne est majeure et si ce n'est pas une primo injection. » Après ils passent par l'accueil et accèdent à la salle.

Ici, les produits d'injection sont apportés par l'utilisateur. « Le Skénan ou sulfate de morphine représente 70 à 80 % des consommations, explique Camille Giband. C'est rassurant car pour une dose achetée 5 € dans la rue, on dispose d'un produit très propre et qui évite les overdoses. » La méthadone et la buprénorphine (Subutex), d'autres substituts à l'héroïne, se partagent le reste de la consommation. L'héroïne est quasiment absente.

Un lieu de bienveillance

Règle d'or pour les usagers : « Le centre et son périmètre ne peuvent pas être un lieu de deal, ni de règlements de compte, c'est un lieu de paix où chacun laisse ses

LA PLAN CRACK À L'HEURE DES COMPTES

L'enquête rapide menée par la chambre régionale des comptes révèle une dynamique comme suspendue en plein vol, un budget exponentiel, même si de nombreux usagers ont pu être mis à l'abri.

Les résultats de l'audit flash sur le « plan crack » réalisé par la chambre régionale et territoriale des comptes (CRTC) d'Ile-de-France ont été rendus publics. Ils font état de dépenses presque triplées, pour des résultats très partiels et « sans effet sur la sécurité publique ». Il faut dire que celle-ci n'était pas l'objectif premier du plan. Officiellement, les signataires (préfecture de région, Agence régionale de santé, préfecture de police, Ville de Paris, Mission interministérielle de lutte contre les addictions) souhaitaient agir pour sortir les usagers de drogues de la rue et prendre en charge les risques et les dommages pour leur santé.

Manque de sites

La majeure partie du budget – passé de 9 à 25 millions d'euros sur trois ans – (70 %) a été consommée par les actions visant à la mise à l'abri des personnes, notamment durant le confinement et au plus fort de la crise sanitaire. Ainsi quelque 426 chambres d'hôtel ont pu être mobilisées (avant de redevenir à un contingent de 400 actuellement). Le reste des finances a été absorbé par le développement de maraudes. Malgré ce déploiement des capacités d'hébergement d'urgence, le rapport pointe le manque de places dotées d'un dispositif d'accompagnement sanitaire et les difficultés pour accéder à un logement

inimitiés au vestiaire », rappelle Camille Giband. Les utilisateurs signent d'ailleurs un contrat de vie en collectivité. « Et dans les faits, ici ou dehors, l'ambiance est paisible, on a moins de 3 % d'incidents remarquables. » Une réussite dont témoigne aussi l'inactivité de la ligne téléphonique pour les rive-

rains. « C'est une ligne conçue pour signaler par exemple la présence d'un usager sous un porche. Si besoin nous nous déplaçons et invitons la personne à venir au centre. Mais dans les faits, la ligne ne sonne quasiment jamais. »

À 22 heures, l'échange de questions-réponses continue avec un public très

pérenne. En moyenne, il faudrait aujourd'hui cinq ans pour quitter le dispositif vers un habitat stable. Par ailleurs, l'accueil n'a pas connu le développement attendu. Sur six lieux prévus (espaces de repos principalement) seuls deux ont ouvert (Le Sleep in et l'Espace porte de La Chapelle dans le 18^e). Responsables ? Le manque de sites disponibles en premier lieu. Mais aussi la difficulté à recruter des personnels soignants ou travailleurs sociaux. Ces espaces doivent être installés au plus près des lieux de consommation, actuellement concentrés sur le nord-est parisien. Or la zone s'avère parmi les plus denses d'Europe. Le manque de foncier implique d'implanter ces activités sur du bâti préexistant prélevé sur le domaine public où les projets entrent fatalement en concurrence avec d'autres activités sociales. Ils nécessitent également de recueillir l'adhésion des habitants, actuellement loin d'être acquise (lire nos n° 294 et 295). Les magistrats précisent également que le plan portait en lui certains défauts difficiles à corriger comme l'absence d'objectifs chiffrés ou encore le manque d'actions contre le trafic de stupéfiants. Ils concluent sur « l'essoufflement rapide de la dynamique de coordination », citant notamment la concertation autour des évacuations qui exclut désormais les associations (pour autant les plus à même de préparer l'accueil, l'hébergement et l'accompagnement des personnes déplacées). Ils soulignent aussi le dépassement du plan par l'émergence d'autres initiatives telles que la création d'un groupe local de « traitement de la délinquance crack » par le Parquet et la préfecture de police ou celle d'un observatoire citoyen de la toxicomanie dans le 19^e. ●

SANDRA MIGNOT

concerné par le devenir des usagers. Une question : « Savez-vous combien s'en sortent ? » et une réponse qui ouvre sur l'immense complexité de la question des toxicomanies. « D'abord, les personnes qui ont tourné la page ne reviennent pas ici et puis, qu'est-ce que s'en sortir ? Si on parle d'un emploi, d'un domicile et d'une sociabilité proche de ce que nous vivons, c'est très difficile, de nombreuses marches à graver pour ces personnes tombées tout en bas. Si un usager commence à se préoccuper de sa santé, à prendre le contrôle sur sa consommation et à suivre son dossier administratif, c'est déjà beaucoup. »

Tout le monde quitte le lieu en remerciant les personnels pour leur travail et leur humanité. « Et pour le crack ? » lance un dernier visiteur. Quatre postes d'inhalation sont installés dans le lieu. « Nous avons une capacité d'accueil au centre pour les inhalations mais la demande est très forte et il nous serait impossible d'y répondre seuls, c'est pourquoi nous appelons à l'ouverture d'autres centres pour l'injection comme pour l'inhalation. » Gaïa estime en effet que six salles de petite taille pourraient ouvrir en Ile-de-France. ●

STÉPHANE BARDINET

pas seuls concernés, des lieux de consommation existent dans plusieurs villes du 93 et dans la France entière », ajoute Clémence Houard.

Le collectif a donc d'abord lancé une pétition (forte à ce jour de 2 175 signatures), soutenue notamment par Action Barbès et les P'tits Déjà solidaires. Reste que la SCMR de Lariboisière charrie nombre de préjugés. Pour les combattre, le collectif organise, depuis septembre, une visite des locaux et une rencontre avec les personnels soignants (voir ci-dessus). ●

SB

Le rapport scientifique portant sur l'évaluation des SCMR en France peut être consulté sur www.inserm.fr

SOUTIEN LES SALLES DE CONSOMMATION

lectifs d'habitants expriment une légitime inquiétude. « Or, depuis 2016, une expérimentation est en cours à Lariboisière et, après cinq ans, tout indique que la présence des salles de consommation est de loin la meilleure des solutions, tant pour la réduction des risques que pour la cohabitation avec les riverains », insiste Clémence Houard, membre du collectif.

Effets positifs

Une prise de position citoyenne et politique, assortie d'un argumentaire très nourri. « Les salles de consommation à moindre risque (SCMR) s'inscrivent dans un contexte européen avec des expériences en

Suisse, au Luxembourg ou au Portugal, et les plus anciennes remontent à trente ans. Tous les acteurs vers lesquels nous nous sommes tournés soulignent leurs effets positifs, tant pour les consommateurs avec une réduction des overdoses, une meilleure prise en charge des soins ou l'accès aux droits, que pour les riverains par la réduction des consommations dans l'espace public. Un rapport de l'INSERM abonde également dans ce sens. Et le Premier ministre Jean Castex s'est prononcé pour l'ouverture de quatre autres salles de ce type à Paris. » Pour le collectif, la conclusion s'impose d'elle-même, il faut ouvrir plus de SCMR là où s'installent les usagers. « Et les quartiers parisiens ne sont

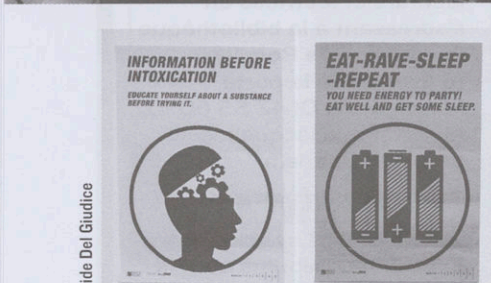
UN COLLECTIF D'HABITANTS

Le collectif Mieux agir contre le crack défend le bilan de la SCMR de Lariboisière et soutient l'ouverture de nouvelles salles pour la tranquillité des riverains et un meilleur suivi des consommateurs.

Tout a commencé avec les tirs de mortiers d'artifice avenue de Flandre en mai de cette année, un vrai choc pour nous », explique Charles Merlin, un des membres fondateurs du collectif Mieux agir contre le crack et res-

pensible du groupe local EELV 19^e. « Face à l'attitude des collectifs d'habitants, très majoritairement dans le rejet et sans proposition de long terme, nous nous sommes mobilisés. » C'est ainsi qu'est né ce collectif qui rassemble des habitants des 10^e, 18^e et 19^e et d'autres personnalités : artistes ou responsables associatifs dans la santé publique ou la toxicomanie, etc.

Le constat est évident : depuis les années 1990 et l'apparition, autour de la place de la Bataille de Stalingrad, d'une plaque tournante de consommation d'héroïne, la situation n'a pas évolué ; les points de consommation se déplacent dans l'arrondissement et les col-



David Del Giudice

Les messages de prévention sont traduits en plusieurs langues, car nombre de consommateurs ne sont pas francophones.

Depuis 27 ans, Le 18e du mois se veut un « trait d'union entre les citoyens, les associations et les quartiers pour informer et émouvoir ». Bénévoles habitants du 18e et salariées, nous nous employons tous les jours à continuer de faire vivre ce journal, unique en son genre à Paris, dans l'esprit des fondateurs, indépendant de toute organisation politique, religieuse ou syndicale. Pari tenu ?

La belle équipe du 18^e du mois

Anne, Annick, Annie, Camille, Catherine, Cornélie, Danielle, Davide, Dominique(s), Elise, Emmanuel, Erwan, Florianne, Jacky, Jeanne, Jean-Claude, Jérôme, Laïla, Marie-Odile, Magali, Marika, Martine, Mauko, Monique, Noël, Noémie, Patrick, Paul, Samuel, Sonia, Sophie, Stéphane, Sylvie, Thierry, Valentina sont quelques-uns et quelques-unes des bénévoles qui tous les mois permettent au journal d'exister, de sa rédaction à son envoi chez les abonnés ou sa vente en kiosque.

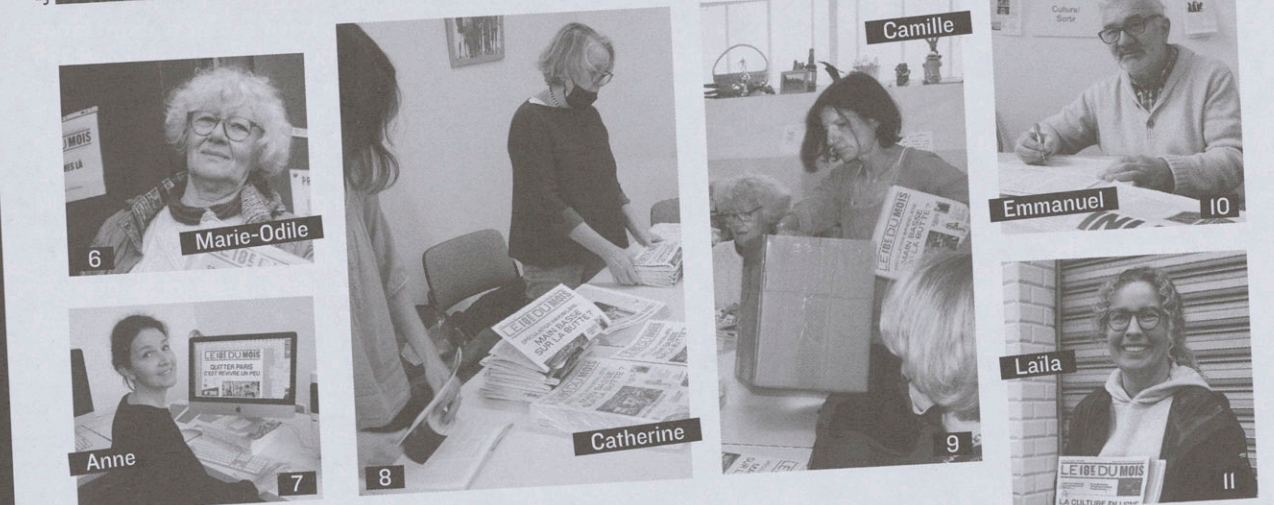
A peine un numéro est-il sous presse que tout recommence par la réunion du comité de rédaction, chez l'un ou l'autre, autour d'un petit verre et de quoi grignoter (ne jamais oublier la convivialité). Toute l'équipe de rédacteurs, rédactrices et photographes y est conviée pour proposer et discuter, quelquefois de manière passionnée, des sujets du numéro suivant.

Ensuite au boulot ! Chacun mène ses interviews et son enquête, vérifie ses informations et rédige son papier avant de l'envoyer à Sandra, notre « rédactrice » (photo 16).

Le Comité éditorial (six personnes actuellement) entre ensuite en action, relit les papiers, les commente en réunion, corrige (éventuellement) l'orthographe et la syntaxe, raccourcit, demande des informations supplémentaires avant de renvoyer à Sandra.

Anne, notre maquettiste, commence alors à donner forme au journal (photo 7).

Cerise sur le gâteau, la réunion de Une (en général le samedi précédant la sortie) est un moment d'intenses réflexions : sur les sujets qui doivent y « monter » et surtout sur les titres. Une bonne Une est primordiale, c'est la « vitrine » du journal qui incite (ou pas) à l'acheter.



Dernier week-end avant parution, les lecteurs, armés de leurs yeux de lynx, traquent la moindre coquille (photos 10 et 17).

Le mercredi, l'épreuve validée part chez Promoprint, notre imprimeur de la rue Marcadet, qui nous livre (actuellement) 1600 exemplaires le vendredi matin.

Une équipe se charge d'en plier environ 600 qui seront portés à la Poste l'après-midi même pour arriver dès le samedi matin chez nos abonnés (photos 8 et 9). Une autre équipe, qui à pied, qui à vélo, emporte les journaux pour les livrer dans chacun de nos points de vente (une soixantaine) (photos 1, 3, 4, 6, 11, 18, 20).

Les ventes extérieures ou lors d'événements sont également des moments importants où les bénévoles se mobilisent pour faire connaître le journal (photos 5 et 19). Dernier en date, le marché de Noël au Hasard Ludique le 19 décembre où nous faisons stand commun avec l'autre journal du 18e, Le Chat Noir (photos 12 à 14).

Janvier 2022, le numéro 300 est en vente et nous fêtons le chemin parcouru. Champagne ! Vous voulez nous rejoindre ? N'hésitez pas, vous êtes les bienvenus dans ce journal qui est le vôtre (contact : 18dumoism@gmail.com).

Bonne année à tous !

L'ÉQUIPE DU 18^e DU MOIS

BULLETIN D'ABONNEMENT AU 18^e DU MOIS

Abonnement au mensuel Le 18^e du mois

- ☐ Je m'abonne pour 6 mois (6 numéros) :17 €
- ☐ Je m'abonne pour 1 an (11 numéros) :29 €
- ☐ Je m'abonne pour 2 ans (22 numéros) :56 €
- ☐ Abonnement d'un an à l'étranger :35 €

Adhésion à l'association des Amis du 18e du mois

- ☐ J'adhère pour 1 an :20 €
- ☐ J'adhère pour 2 ans :40 €
- ☐ Je soutiens l'association :80 € (comprend abonnement et adhésion pour 1 an)

Remplir en lettres capitales et envoyer avec le chèque à l'ordre de « Les Amis du 18e du mois », 13, rue des Amiraux 75018 Paris

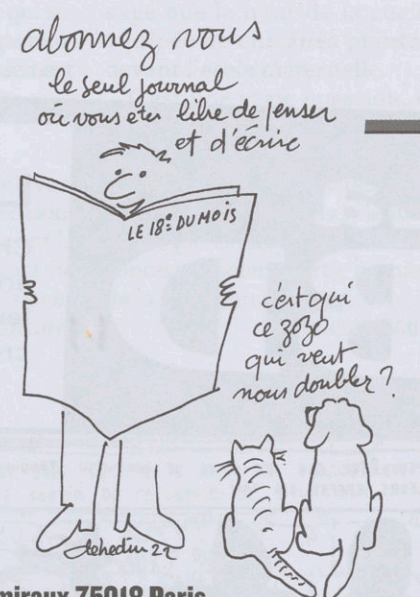
Nom : Prénom :

Adresse :

E-mail :

Si vous souhaitez recevoir une facture, veuillez cocher la case ci-après : ☐

Adresse : Les Amis du 18^e du mois 13 rue des Amiraux 75018 Paris - courriel : 18dumoism@gmail.com - Site : http://18dumoism.info



FESTIVAL CITOYEN DE LA PLACE DE CLICHY

Les choses se précisent du côté de la place de Clichy où le festival citoyen, à cheval sur quatre arrondissements, prend forme. Mais beaucoup reste à faire d'ici l'ouverture des festivités.

Une vingtaine de personnes, représentants associatifs ou simples habitants, assistaient le 1^{er} décembre à une réunion organisée à la Villa des Créateurs, l'incubateur d'innovation sociétale de Coop-Cité, située à côté de la place de Clichy (lire notre n° 297). Michèle Stien, fondatrice, et Léo Henriot de la Villa des Créateurs, Anaïs Liberté Baillon et Fanny Giniès de l'équipe Ecoplan ont présenté l'avancement du projet et ses objectifs. Il s'agit de transformer un lieu de passage, la place de Clichy, à l'intersection de quatre arrondissements (8, 9, 17 et 18e) en un « laboratoire auto-géré » autour des 17 ODD (Objectifs de développement durable) définis par l'ONU* pour « démontrer l'auto-organisation citoyenne, œuvrer pour la transition économique, sociétale et écologique et rendre le festival reproductible » lors d'une grande manifestation du 30 mai au 5 juin. Des parcours de jour et de nuit, libres ou guidés, pour voir « comment se relier à notre éco-système ? » emmèneront les visiteurs pendant les six premiers jours du festival, jusqu'au 4 juin, afin de repérer et mettre en avant les initiatives citoyennes sur le territoire (dans un rayon de dix à quinze minutes à pied autour de la place). Ils permettront également de voir comment un « quartier plus aisé, comme les Grandes Carrières, peut aider un quartier plus fragile ». Six thématiques ont été retenues : Bien-être et santé, Solidarité et inclusion,

Un quartier coopératif, citoyen et apprenant, Un quartier responsable et économiquement durable, Arts et culture et Un quartier vert. Autour d'animations spécifiques, de rencontres avec les acteurs associatifs, économiques, ils permettront de débattre autour des 17 ODD pour « donner la marche à suivre pour parvenir à un avenir meilleur et plus durable pour tous ».

Bénévoles attendus

Qui dit auto-organisation citoyenne dit implication active desdits citoyens et citoyennes. Les organisateurs ont listé ce qu'il reste à faire en amont et pendant le festival lui-même. Ils ont besoin de monde pour la production, les finances, les relations avec les partenaires, la communication, la programmation artistique et culturelle. Il faudra également tester les parcours et donner un coup de main au chantier participatif de la villa éphémère écologique Shamengo qui sera construite sur la place pour exposer « un nouvel art de vivre ». Et enfin le septième jour du festival, le dimanche 5 juin, place aux festivités. La place de Clichy (piétonne pour l'occasion) et les terre-pleins des boulevards des Batignolles et de Clichy se transformeront en « un grand village des acteurs territoriaux du changement écologique et social ». Des agora citoyennes s'y tiendront, des stands y seront installés et des animations proposées. La musique y aura toute sa place avec un bal et une scène de concert où se succéderont des artistes locaux (et une tête d'affiche pour conclure). Tout cela sera bien évidemment totalement gratuit pour tous. ●

SYLVIE CHATELIN

Pour se porter bénévole : festivalplacedeclichy@coop-cite.org ou directement à La Villa des Créateurs, 9 rue Ganneron, ecoplan18.gogocarto.fr

*ODD, 17 objectifs pour sauver le monde, urlr.me/NWPGK

CIMETIÈRE DE MONTMARTRE : UN SITE PLUS OUVERT ET MIEUX PRÉSERVÉ

Un nouvel accès va favoriser la visite de ce lieu à l'atmosphère paisible et reposante, plein de sépultures originales ou plus classiques, à l'ombre d'arbres centenaires.

Pour certains, ce cimetière est la dernière demeure de leurs proches. D'autres y voient le lieu de sépulture de leur célébrité favorite : Stendhal, Émile Zola, Gustave Moreau, Dalida, pour n'en citer que quelques-unes. Beaucoup le connaissent surtout pour en longer le mur le du côté des rues Ganneron et de la Barrière blanche ou pour le surplomber en empruntant le pont situé au-dessus, rue Caulaincourt.

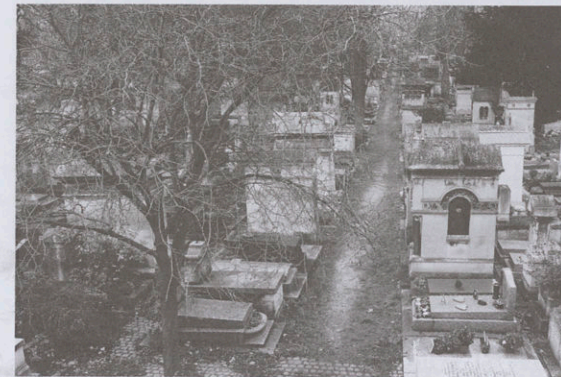
Impossible actuellement d'y entrer par l'avenue Rachel et d'en ressortir par la rue Ganneron : il n'y a aucune sortie. Le seul accès quotidien se fait par cette petite avenue donnant sur le boulevard de Clichy. La seconde issue ouvre uniquement ses portes le jour de Toussaint, au niveau des rues Caulaincourt et Joseph de Maistre. Pourtant, les habitants du quartier étaient très demandeurs d'un autre accès. Ce souhait devrait être satisfait dès février 2022 : une seconde porte, donnant sur la rue Ganneron, a été construite, elle sera ouverte tous les jours de 8 heures à 17 heures.

En effet, la Ville de Paris avait entamé, en 2012, une démarche visant au classement du cimetière, afin de faciliter la sauvegarde de sa valeur architecturale. Lors de l'enquête publique préalable, l'attachement des habitants à cet espace de onze hectares de verdure appa-

raissait indéniable. Mais le classement en l'état ne les enthousiasmait guère : 68 % souhaitaient des améliorations, notamment une plus grande ouverture sur la ville.

Sauvegarder le site

« Pour cette porte, nous n'avons pas eu le choix de l'emplacement, explique Gilles Ménède, adjoint (PS) au maire du 18e, chargé des espaces verts et des affaires funéraires. Il fallait trouver un endroit permettant de faire un chemin sans avoir à déplacer des sépultures. La topologie du terrain n'a pas permis d'éviter la construction de trois marches. Par ailleurs, le



Jean-Claude N'Diaye

classement devrait intervenir en 2022, les démarches préalables étant terminées. La ville disposera de moyens supplémentaires pour sauvegarder le site et notamment les sépultures représentatives de l'architecture funéraire du XIX^e siècle, aujourd'hui disparue. »

D'autres points de nature à améliorer l'insertion du cimetière dans la ville restent à l'étude, indique l'élus : prolongation jusqu'à 18 heures de l'ouverture de ce nouvel accès, création et mise à disposition du public d'outils de connaissance de son patrimoine, adaptation aux usages funéraires récents, notamment la possibilité d'accueillir des urnes. ●

DOMINIQUE GAUCHER

RUE VAUVENARGUES, UN DANGEREUX CARREFOUR

Les associations de parents d'élèves de l'école de la rue Vauvenargues se mobilisent pour assurer la sécurité des enfants au sortir de leur école, située à un endroit de forte circulation.

Depuis le changement d'axe de circulation de l'avenue de Saint-Ouen, à sens unique en sortie de Paris, la rue Vauvenargues, autrefois peu empruntée, est devenue l'un des points d'entrée des véhicules motorisés dans cette partie du 18e. A son début, un carrefour, puis un passage piéton que les automobilistes découvrent tardivement : soit ils pilent, soit ils accélèrent ! Ce qui a rendu dangereuse la sortie de l'école élémentaire. En effet, quand la rue est bloquée par les embouteillages, fréquents aux heures de pointe, les deux roues motorisées se faufilent entre les voitures au risque de renverser les petits piétons qui ne les auraient pas vus. Quand elle est vide (dans la journée), les voitures y passent à toute allure, ne respectant que rarement la nouvelle limitation de la vitesse à 30 km/heure.

Budget supplémentaire

Les parents des enfants qui fréquentent l'établissement scolaire se sont émus du danger que courent les élèves et ont sollicité la Mairie, en faisant des propositions concrètes, applicables rapidement et à moindre coût : l'installation d'une barrière de protection sur le très étroit trottoir d'en face, la remise en état d'un panneau lumineux de signalisation annonçant la présence d'une école, panneau qui ne fonctionne plus vraiment aux heures utiles pour la sécurité des enfants (et sa ré-orientation pour qu'il soit plus visible), et enfin l'installation d'un



Jean-Claude N'Diaye

« radar pédagogique », de ceux qui signalent aux automobilistes leur vitesse en rouge lorsqu'elle dépasse celle autorisée.

La Mairie du 18e, en la personne d'Antoine Dupont, élu EELV adjoint en charge des mobilités, de la voirie et de la transformation de l'espace public, propose de son côté de limiter la vitesse de circulation en installant rapidement deux ralentisseurs (la décision a été actée). Pour les services de la voirie, l'aménagement de cette rue est complexe (portes cochères avec sortie de véhicules, stationnement en épi, trottoirs par endroits très étroits). Le recalibrage de la rue implique un budget supplémentaire qui serait inscrit dans l'enveloppe budgétaire consacrée à l'arrondissement pour le prochain exercice.

Pétition en ligne

Mais pour les parents d'élèves, qui ont mis en ligne une pétition, il y a urgence. Ces derniers ont le sentiment que leurs enfants ne sont pas en sécurité et qu'il y aurait moyen d'améliorer considé-

ramment la situation à moindre frais. Certains même s'interrogent : « Ce qui nous questionne, c'est le choix qui est fait des écoles pour un aménagement des rues en zones piétonnes. Nous avons l'impression que notre quartier ne compte pas. Pourtant, c'est une école de quartier très populaire, classée en zone REP+, dans laquelle les parents, souvent en situation de fragilité sociale, sont peu mobilisés. Nous ne comprenons pas pourquoi il y a des priorités d'aménagement de rues dans des quartiers où il y a peu de circulation alors que nos quartiers à haute circulation ne sont pas pris en considération. » Notons au passage que le haut de la rue est équipée de chicanes plantées, devant l'école maternelle.

C'est une vraie question, qui s'intègre certainement dans un plan plus large de transformation de la circulation de la ville. Encore faudrait-il, pour qu'ils soient rassurés, que les citoyens directement concernés soient partie prenante de la réflexion engagée. ●

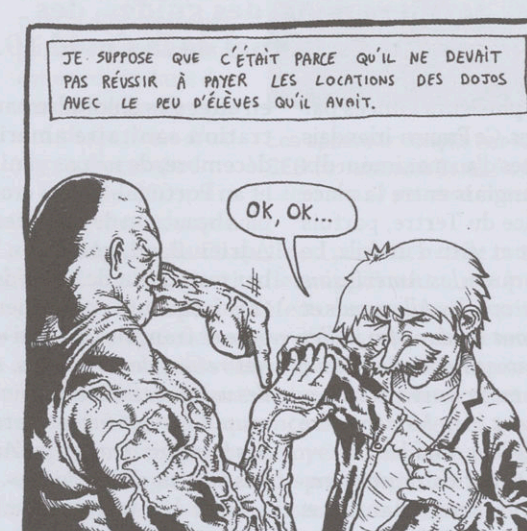
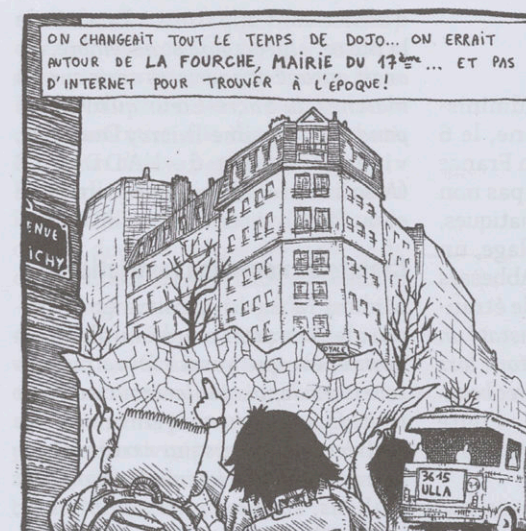
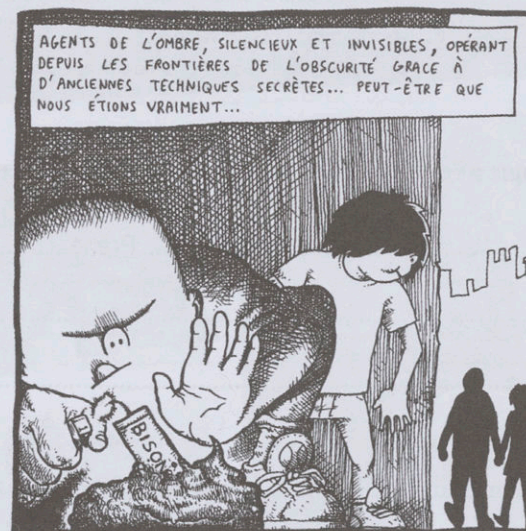
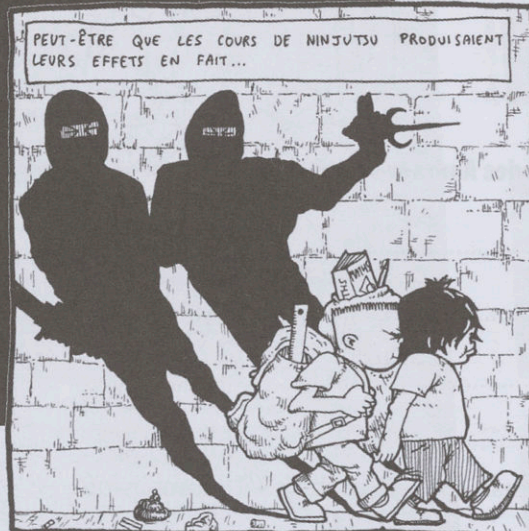
DOMINIQUE BOUTEL

La BD

Le ninja de la place de Clichy

Chat timide et Singe gourmand poursuivent leur entraînement de ninja. De dojo en dojo, embarqués par leur improbable maître, les deux gamins de 11 ans s'y croyaient presque.

GORKA UZTARROZ - www.gorkauztarroz.com





FAIRE VIVRE LA MÉMOIRE D'UN QUARTIER

Un documentaire qui se veut un trait d'union entre les populations et les générations.

Le cœur et la matière première de ce documentaire sur le quartier de La Chapelle, ce sont les témoignages d'habitants, « patrimoine insoupçonné » au dire de l'association Passerelle de mémoire. C'est elle qui signe ce film, dont la mission première est la transmission intergénérationnelle d'une mémoire des territoires. Nicolas Lewandowski (réalisateur) et Pierre Goupillon (fondateur de l'association) souhaitent pourvoir aux défaillances de la communication entre seniors et juniors. Ils proposent une plateforme numérique qui recueille, sauvegarde et valorise la mémoire des lieux. Au fil du documentaire, illustré de prises de vues actuelles et d'images d'archives, on découvre des personnes âgées et des plus jeunes qui parlent de leurs vivre-ici et vivre-ensemble, dans un quartier en pleine mutation. Des souvenirs

de Jacqueline, qui jouait sous les locomotives du dépôt SNCF, ou ceux de Maryvonne dont le fils était fasciné par les phares des véhicules se déversant sur le boulevard Ney, on passe à l'actualité du quartier avec la réhabilitation du quartier de l'Olive, le développement d'initiatives de proximité comme *La Bonne Tambouille* et *Vivre au 93 Chapelle* qui visent à unir, le temps d'un marché, d'un café ou de quelques danses, ce microcosme où l'on pourrait se croiser sans jamais échanger.

Rassembler images et souvenirs

Ce qui intéresse Nicolas (59 ans) et Pierre (61 ans), c'est raconter les histoires des lieux pour rétablir du lien social : comment des zones de friches industrielles deviennent des lieux de vie et d'interconnexion. Le quartier de La Chapelle est comme un « îlot » entre les voies ferrées des gares du Nord et de l'Est. De nouvelles tours émergent et redessinent le décor et les usages du territoire. Sources d'inquiétude pour certains quant à l'évolution de la population, « qui

dépendra des prix des loyers et du mètre carré », comme souligne Claude Field de *La Bonne Tambouille*. Pendant une année, images et souvenirs ont été rassemblés. Pour les plus jeunes, c'est l'occasion de « raccrocher les wagons » du lieu où ils vivent et découvrir « la vie en noir et blanc » de leurs aînés, pour mieux se situer dans leur quartier et son histoire. Quelques diffusions ont été organisées dans la tour du 93 rue de La Chapelle et à la mairie du 18e ; d'autres viendront avec, en 2022, la caravane (« tiers-lieu itinérant ») de Passerelle de mémoire qui s'implantera à Paris et ailleurs en France. L'association annonce d'autres projets à Charles-Hermite, Montreuil, ou autour du paquebot France au Havre. Si les financements nécessaires sont accordés... ●

NOÉMIE COURCOUX-PÉGRIER

La Chapelle, histoire d'un quartier, 37 min. Pour diffusion gratuite : nicolas.lewandowski@passerelle-de-memoire.fr

Sur YouTube : la chaîne Passerelle de mémoire

DEUXIÈME VIE POUR MACHINES À CAFÉ ET COCOTTES



Porte de la Chapelle, le groupe d'électroménager SEB a ouvert l'an dernier un espace de réparation et une boutique pour vendre à petits prix du petit électroménager remis en état. Un atelier qui permet aussi d'aider à l'insertion dans l'emploi.

Grille-pain, cocotte-minute et yaourtière d'un côté, fer à repasser et centrale vapeur de l'autre. La gamme est certes plus limitée que dans les grandes enseignes d'électroménager, mais l'assurance de faire une bonne affaire est bien là. Bienvenue dans le nouveau magasin de produits reconditionnés du groupe SEB, baptisé RépareSeb. Ouvert en janvier dernier, entre deux confinements, il propose les principaux appareils élec-

troménagers des 30 marques de l'entreprise, à prix cassés (40 % de réduction sur le neuf en moyenne).

Produits quasi-neufs

À l'origine, il s'agit de produits renvoyés par les clients insatisfaits (l'échange est gratuit en cas de panne dans les quinze jours suivant l'achat). Ceux-ci sont testés et réparés si nécessaire dans l'atelier contigu à la boutique, au lieu de finir dans une filière de recyclage. « Une majorité de ces produits est en très bon état et n'est pas en panne. Les problèmes remontés par les clients découlent souvent d'une mauvaise utilisation de la machine », relève Eric Nyari, responsable de la production. Une partie des appareils, parfois quasi-neufs, est envoyée dans des magasins Boulanger qui disposent d'un rayon d'occasion. Plus de 700 colis débarquent chaque

mois porte de La Chapelle en provenance de toute la France. Des particuliers apportent aussi leur petit électroménager défectueux pour réparation sur place. L'atelier est en effet un des deux seuls réparateurs agréés du groupe SEB dans la capitale (le second étant, fruit du hasard, également situé dans le 18e, rue Caulaincourt). Et il reçoit aussi les produits en panne envoyés par certains magasins Boulanger qui ne disposent pas de service après-vente. En tête de liste, les machines à café Nespresso/Krups, les cocottes-minute ou encore

les aspirateurs. « Nous n'avons pas de problèmes pour trouver les pièces détachées car SEB s'est engagé à les fournir 15 ans après la vente du produit, souligne le responsable de la production. Il y a très peu d'appareils que nous ne réussissons pas à réparer. »

Insérer et former

Particularité du projet, qui lui a valu d'obtenir un soutien marqué de la Ville de Paris, l'accueil de salariés en insertion. Sur la quinzaine d'employés, dix sont dans cette situation, dont trois femmes. Et six autres devraient arriver dans l'année. C'est le groupe Ares (Association pour la réinsertion économique et sociale), l'un des principaux acteurs de l'insertion en Île-de-France et co-propriétaire de l'entreprise RépareSeb, qui s'occupe de l'accompagnement vers l'emploi de ces salariés.

« Là, le problème c'est le clips qui est cassé. Ce n'est pas grand-chose, il faut changer la coque », explique Vassouaré, installé sur l'un des dix postes de travail de l'atelier, en train de démonter un aspirateur à main avec un tournevis. Formé sur le tas depuis son arrivée chez RépareSeb, il y a six mois, il a signé un CDD de deux ans, à raison de 35 heures par semaine payé au Smic. Son collègue Fiodor, qui travaillait auparavant chez Carton plein, s'attaque également à un aspirateur, mais le défaut vient cette fois de la carte électronique.

Trois salariés ont déjà été formés pour obtenir une habilitation en électricité, et les autres devraient l'être d'ici la fin de l'année. Une compétence précieuse pour la suite de leur parcours professionnel. En moyenne, deux tiers des personnes éloignées de l'emploi recrutées dans le groupe Ares entament une formation ou trouvent en emploi après leur CDD, selon Olivier Leduc, directeur de RépareSeb. « Le métier de technicien-réparateur est en tension, donc nos salariés devraient pouvoir se réinsérer facilement », met-il en avant. « D'ici quelques années, nous aimerions proposer une validation des

acquis de l'expérience avec un organisme de formation comme le réseau Ducretet. »

Autre initiative lancée par le groupe SEB, la location d'appareils culinaires pour les particuliers, comme alternative ou test avant achat. Un appareil à raclette ou une plancha pour une soirée ou un robot multifonctions sont par exemple proposés sur le site eureka.fr et peuvent être récupérés rue de La Chapelle.

À l'étagé, le lieu accueille aussi une jeune pousse de l'économie circulaire, Noww, qui propose des emballages consignés et réutilisables pour les supermarchés et les traiteurs, afin de créer un écosystème autour de l'écologie et du social. Et il reste de l'espace, avis aux entrepreneurs intéressés ! ●

FLORIANNE FINET



Les appareils conçus par les 30 marques du groupe SEB (notamment Tefal, Rowenta, Calor, Moulinex, Lagostina...) peuvent être confiés à RépareSeb.

Jean-Claude N'Diaye

MONTMARTRE

TIMIDE RETOUR DU TOURISME DE MASSE

Finies les rues vides de touristes étrangers et français sur la butte Montmartre. Depuis l'été et avec une accentuation ces derniers mois, des guides, des commerçants et des artistes voient enfin le bout du tunnel de la Covid 19.

Nous avons dû payer quatre tests PCR, l'équivalent de 60 € au départ des États-Unis puis à Londres et 25 € en France avant de découvrir notre hôtel du 9e arrondissement. Nous sommes venus faire cette visite guidée qui inclut un déjeuner, vin compris, car nous adorons la nourriture française », explique Cassandra, engoncée dans son pull jacquard. Avec son compagnon Wesley, la trentenaire originaire de Saint-Louis (Missouri) fait partie du flot de touristes qui recommencent peu à peu à irriguer Montmartre.

Ils ont choisi une visite guidée orientée gastronomie, proposée dans le

quartier depuis plusieurs années par Pierre-Jean Hayes. Ce Franco-Irlandais effectue des visites d'au maximum dix personnes, en anglais entre la place Pigalle et la place du Tertre, parfois coiffé d'un béret et vêtu d'un kilt. Le guide constate que « les Américains travaillant en Europe, les Allemands et les Hollandais sont revenus fin juillet début août, avec une progression début octobre et les mois suivants. Les Américains aiment bien Montmartre et Montmartre le leur rend bien. »

Pourtant les Américains sont encore rares à traverser l'Atlantique. Les compatriotes de Jo Biden se sont

en effet vus enjoindre par l'administration sanitaire américaine, le 6 décembre, de ne pas venir en France et au Portugal. On ne croise pas non plus beaucoup de touristes asiatiques. Adrien Baud, gérant du Village, un bar restaurant de la rue des Abbesses très fréquenté par la clientèle étrangère et française, a aussi « constaté un net retour des touristes, surtout lors des vacances de la Toussaint, avec beaucoup d'Européens, un retour en force des Français, mais peu d'Américains et pas du tout d'Asiatiques ».

Et si les touristes chinois qui voyagent beaucoup en groupe ne sont

pas encore de retour, l'automne a connu une recrudescence remarquée des voyageurs espagnols. De nouvelles compagnies organisent des visites réunissant 50 voire 100 touristes d'affilée sont apparues à l'assaut de la Butte. « En octobre et novembre, il y avait autant de touristes assis sur les marches du Sacré-Cœur qu'avant la pandémie », estime Thierry Durdalot, vice-président de l'ADDM 18 (Association de défense de Montmartre et du 18e), qui réside place du Tertre.

Crainte de nouvelles restrictions

Midani M'Barki, peintre et porte-parole des artistes de la place du Tertre, évoque aussi « un retour des touristes depuis juillet/août qui s'est toutefois un peu tari en raison des restrictions émises par certains gouvernements. Les latins, Espagnols et Italiens, sont les plus nombreux », note-t-il.

Enfin, du côté du Moulin Rouge, qui a rouvert ses portes le 9 septembre, avec une jauge légèrement allégée (d'abord 550 spectateurs, puis actuellement 650 contre 850 en temps normal), la clientèle a aussi beaucoup changé. « Nous avions 50 % de touristes étrangers avant la pandémie, note Jean-Luc Péhau-Sorensen, directeur de la communication du cabaret. Désormais la plupart de nos clients sont Français. » Et la salle parvient à faire quasiment le plein. Elle a cependant dû refermer durant deux semaines, pour cause de contaminations au sein de son équipe.

Car la grande interrogation pour ce début d'année sera l'impact du nouveau variant Omicron. Le renforcement des restrictions sanitaires est à craindre, et il pourrait avoir un impact sur l'activité touristique et culturelle qui contribue au revenu de nombreux Montmartrois. ●

ERWAN JOURAND



CANTINE PARTICIPATIVE LA CUISINE ET LE PARTAGE

Café littéraire associatif, le Petit Ney propose une nouvelle activité qui stimule les papilles et favorise les rencontres.

Préparer un repas et le déguster... ou bien simplement venir se mettre à table. Franchissez la porte du Petit Ney le jeudi matin à 10 h et la bonne humeur de Fanny, à l'initiative du projet, vous emporte. Autour d'un petit café, elle présente le menu du jour, un repas végétarien à l'image des valeurs du lieu et vous invite à cuisiner en binôme. Elle a déjà fait les courses dans les marchés bio du quartier et à l'AMAP qui achalande le Petit Ney. Pendant ce débriefing, on se présente : Mauricette « *je suis à la retraite et je me porte comme un charme* », Sandrine « *je suis un titi parisien, amie de Fanny*. » Toutes (il n'y a que des dames aujourd'hui à la préparation) sont ravies de partager un savoir-faire et un savoir-être dans ce lieu chaleureux. Comme le dit Fanny : « *On fait comme à la maison*. » On met un tablier de cuisine et on s'affaire.

Découvrir de nouvelles saveurs

Aujourd'hui douze convives se sont inscrits par mail le samedi précédent pour ce repas de Noël : œufs cocotte, Wellington végétarien et sa sauce cidre, mousse au chocolat aux épices et son sablé fait maison.

A l'approche de Noël, Wellington végétarien et mousse au chocolat étaient au menu. Mais bien d'autres recettes seront aussi proposées tous les jeudis midi.

Fanny, le nez sur la montre car « *à 13 h on passe à table* », aide les participants à trouver les ustensiles, les ingrédients et à utiliser les machines à pain, broyeurs et mixeurs, avec douceur et gentillesse. L'ambiance est bon enfant, détendue et chacune se coordonne avec les attentes de l'autre : épluchage et découpe s'allient à la cuisson à la poêle et à l'enfournage avec précision. Il est 12 h 45 et c'est Denise qui a le doigté pour dresser la table de Noël.

A 13 h arrivent Pierre, Thierry et Audrey pour déjeuner. Quelle réussite ! Tout le monde se régale et découvre de nouvelles saveurs : épices, sauce cidre, œuf cuisiné cocotte mi-cuit. Qui était donc ce Wellington qui a donné son nom au bœuf dont Fanny a transformé la recette ? Pierre, un fin gourmet, cuisinier à ses heures susurre : « *Hum... délicieux le mélange potimarron, châtaignes, champignons !* » A la vaisselle, on met tous la main à la pâte. On règle son addition suivant ses moyens et on repart le cœur joyeux !

L'ambition de Fanny serait que les convives apportent leurs propres recettes pour les cuisiner sur place et faire partager les richesses des terroirs du monde. Ainsi l'amiral anglais Wellington ayant battu Napoléon à Waterloo aurait à faire avec d'autres personnages à l'origine de recettes de cuisine ! ●

MARIE-ANTOINETTE LECA

Le Petit Ney, 10 avenue de la porte Montmartre, métro Porte de Saint-Ouen ou Porte de Clignancourt, 01 42 62 00 00, le jeudi de 10 h à 15 h, sur inscription (cuisine et repas).



DES « GRANDS PAIRS » INSPIRANTS POUR LES LYCÉENS

Le projet Jeunesse d'Orée lancé par l'association Home Sweet Mômes veut créer un réseau d'entraide entre les lycéens de la Goutte d'Or et les étudiants et jeunes actifs, à l'instar des clubs d'anciens élèves des grandes écoles.

Comme l'indiquent les chiffres des conditions de vie dans les quartiers Politique de la Ville, les lycéens et jeunes adultes de la Goutte d'Or sortent moins diplômés de leur parcours scolaire, s'orientent plus vers l'enseignement technique et sont plus touchés par le chômage. Partant de ce constat, l'association Home Sweet Mômes a lancé depuis un an un programme de tutorat entre des lycéens et des jeunes actifs qui ont grandi dans le quartier. « Il s'agit de montrer aux futurs étudiants que, sans nier les difficultés, toutes les voies leurs sont ouvertes », explique Wardine Ibouroy, directeur et fondateur de l'association. Surtout connue pour son action auprès des petits, elle développe cette nouvelle action avec le collège Clémenceau, rue des Poissonniers. « Dans leur grande majorité, les futurs lycéens doivent sortir de l'arrondissement pour poursuivre leur scolarité et ce changement

de milieu et de publics peut être difficile à gérer autant pour le niveau de travail que pour s'intégrer dans une nouvelle communauté (rappelons que le 18e ne compte pas de lycées dans les filières générales) », poursuit Wardine. « J'ai dépassé les 30 ans et après un master en économie et finances, j'ai intégré le service public des impôts », raconte Demba, un ancien du collège Clémenceau et intervenant au sein de Jeunesse d'Orée : « L'intérêt de notre témoignage est de montrer à ces jeunes que, quel que soit leur niveau scolaire et l'idée qu'ils se font de leur future activité, il est toujours possible de se former, même avec un parcours non linéaire. Et puis, quand la parole vient de personnes qui vivent dans le même quartier et qui leur ressemblent, le message passe mieux. » De courtes vidéos de parcours personnels sont également en préparation pour être diffusées sur les réseaux sociaux. Et

Jeunesse d'Orée s'est également présentée aux jeunes de l'association ADOS. Il est maintenant question d'étendre le réseau à d'autres collèges du quartier et de l'arrondissement. Après un lancement dans un contexte sanitaire difficile, le projet devrait déboucher sur la création de mentorats entre des jeunes actifs et des lycéens. « Par leurs parcours originaux ou atypiques, les jeunes actifs, qui dans l'informatique, qui dans l'ingénierie financière, font figure de modèles inspirants pour les plus jeunes », précise Wardine. « En les mettant en contact, les plus jeunes pourront s'appuyer sur l'expérience des anciens en formant des binômes et ne pas s'autocensurer quant à leurs rêves d'avenir. » Jeunesse d'Orée souhaite à terme que ce réseau attire aussi des entreprises de la Goutte d'Or et d'ailleurs. Cela pourrait inciter à l'accueil des stagiaires de 3e et montrer la diversité des métiers et des carrières. Une centaine de collégiens ont déjà participé à ces rencontres et l'association compte bien étoffer l'annuaire d'entraide qui rassemble collégiens, lycéens, étudiants, jeunes actifs et entreprises. ●

SB



L'Oeil du Huit
19 rue Boucry

ESPACE de CREATION,
d'EXPOSITION, de MUSIQUE,
un lieu vivant dans votre
quartier !

ATELIERS d'ARTS PLASTIQUES
Peinture, modelage, dessin...
Enfants, Ados, Adultes
TOUS NIVEAUX

Renseignements, inscriptions:
Emmanuelle
Gutierrez Requenne
06 77 92 98 24
oeilduhuit@wanadoo.fr
www.oeilduhuit.com

FLEURS DE SARDINES, DES SAVONS 100 % FRANÇAIS

Une jeune artisane met en valeur la richesse des matières naturelles et des savoir-faire, dans une démarche responsable associant des producteurs passionnés et engagés.

Difficile à croire et pourtant... Eléonore avait déjà choisi le nom de sa future entreprise lorsqu'elle habitait rue des Poissonniers, il y a quelques temps. Et voilà qu'un local se libère, dans cette même rue, alors qu'elle finalise son projet !

Fleurs de sardines propose des savons fabriqués par saponification à froid, procédé ancestral qui consiste à mélanger un corps gras et un acide (huile + soude caustique) à très basse température, afin de préserver les propriétés des produits biologiques utilisés. Aucun ajout de parfum ni d'huiles essentielles, de la cire de mimosa et du macérat de calendula pour un savon, du romarin pour une huile purifiante et régénérante, de la poudre de

coquilles d'huîtres bretonnes pour le galet exfoliant. Et une création originale, un savon ménager, uniquement composé de terre de Sommières, argile naturelle aux puissantes propriétés détachantes et dégraissantes et d'huile de tournesol « pour ne pas décapier les mains » précise Eléonore. « Faire le choix du 100 % français demande un gros effort, insiste-t-elle, car il est plus difficile d'obtenir un savon d'une texture et d'un fini agréable, qui ne rancit pas et ne fond pas trop vite, quand on se passe d'huile de coco et de beurre de karité dans la composition. »

Elle a mûri son projet durant quatre ans. Lassée de son travail dans une importante société américaine d'audit financier, elle souhaitait se reconvertir pour « faire quelque chose d'utile, mettre les mains dans la bassine, apporter une vraie valeur ajoutée ».

Après une formation à l'université européenne des saveurs et des senteurs, elle s'est perfectionnée seule sur les techniques de saponification en multipliant les essais pour trouver les meilleures formules. Pour le financement de son activité, elle a utilisé les économies réalisées dans son emploi précédent très bien

rémunéré, complétées par un prêt bancaire. Elle a aussi bénéficié d'une aide dans le cadre de Paris initiative emploi (PIE), assortie d'un accompagnement par un parrain qu'elle rencontre tous les mois pendant un an.

Un quartier de cœur

Tout est fabriqué sur place dans la jolie boutique décorée de meubles chinés, derrière la verrière de l'atelier, en toute transparence. « J'ai reçu un super accueil, beaucoup de commerçants m'ont souhaité la bienvenue et bonne chance, des passants sont aussi entrés pour m'encourager, c'est un quartier de cœur. »

Eléonore propose des ateliers pour apprendre les principes de fabrication et la manipulation de la soude en toute sécurité « grâce à un dosage précis avec une balance fiable ! » plaisante la créatrice. On repart avec cinq savons (600 g) et la recette. Pour le moment, des dates seulement le dimanche car Eléonore est « 100 % seule », y compris pour expédier les produits commandés sur Internet !

Prochaine étape : le concours 2022 pour le label Fabriqué à Paris ! ●

ANNIE KATZ

Fleurs de sardines, 64 rue des Poissonniers, du mardi au samedi de 11 h à 20 h, fleursdesardines.fr

Savons et galet exfoliant : 8 €, huiles de soin visage et corps 14,80 €, savon ménager : petit modèle 4 €, grand 8 €, atelier 50 € (3 heures).



LE LOGEMENT SOCIAL DANS LE 18^E

DU MILIEU DU XIX^E SIÈCLE À 1914

Loger les plus modestes est une préoccupation ancienne. Dès 1848 naissent des projets d'habitation pour la classe ouvrière. Au tournant du siècle, philanthropes et architectes hygiénistes créent des fondations. Mais l'âge d'or de la construction du logement social aura lieu après la guerre de 1914. Ce premier volet vous propose un parcours, dans nos rues et dans le temps, à la découverte de ces belles constructions.

En 1848, le programme du « Parlement du travail » prévoyait de construire dans chaque quartier de Paris « un fa-
milistère assez considérable pour loger environ quatre cents familles d'ouvriers, dont chacune aurait son appartement séparé et auxquelles le système de la consommation aurait assuré sur une grande échelle, en matière de nourriture, de loyer, de chauffage et d'éclairage, le bénéfice des économies qui résultent de l'association ». Un beau programme mais qui ne verra pas le jour. En 1849, à la demande de Louis-Napoléon Bonaparte, l'architecte Marie-Gabriel Veugny dessine les plans de la Cité Napoléon, qui sera construite en 1851 au 25 rue Pérelle et au 58 rue Rochechouart, dans le haut du 9^e. C'est la première cité ouvrière de Paris, organisée autour d'un grand jardin, avec des arbres et une fontaine. Quatre cents familles dans 86 logements y vivront. Pour lutter contre les maladies, l'architecte avait veillé à l'aération et à l'hygiène. Les toilettes et l'évacuation des eaux usées étaient placées à chaque extrémité du bâtiment. De plus, les ouvriers qui y logeaient avaient droit aux visites gratuites d'un médecin, à une garderie, un lavoir et même un pavillon de bains séparé. Les logements étaient loués « 100 francs pour les pièces sans feu et 150 francs pour les pièces chauffées », ce



« L'immeuble du 7 rue de Trétaigne offre bains-douches, buvette, restaurant hygiénique, coopérative d'alimentation. Les appartements ont tous une salle de bains, ce qui est un luxe incroyable. »

qui donne une idée du confort de l'époque. Malgré tout, ce n'est pas le succès escompté, les ouvriers se méfient du concierge, chargé de surveiller les allées et venues des habitants, et n'apprécient pas le couvre-feu obligatoire à 22 heures. Les classes populaires sont vues comme dangereuses, à surveiller et encadrer !

La législation progresse

En parallèle, nombre de romans du XIX^e décrivent les habitations des ouvriers, sales et exiguës, souvent malsaines. On se souvient de *L'Assommoir* et des descriptions que fait Zola des différents appartements où vit Gervaise. Au début du roman, elle est logée dans « la plus belle chambre de l'hôtel Boncœur, boulevard de La Chapelle » – néanmoins « une misérable chambre garnie » – et elle mourra sous l'escalier, « dans une niche » où l'ont précédée d'autres exclus.

La législation progresse : c'est en 1850 que la première loi concernant le logement ouvrier et relative à « l'assainissement et à l'interdiction des logements insalubres » est votée. On peut y lire que « sont réputés insalubres les logements qui se trouvent dans des conditions de nature à porter atteinte à la vie ou à la santé de leurs habitants ». Dès lors, l'hygiénisme sera omniprésent dans la construction des logements. A la suite du Congrès international de l'habitation ouvrière, le député Jules Siegfried fonde la Société française des habitations bon marché (SFHBM) qui fédère en 1889 les initiatives

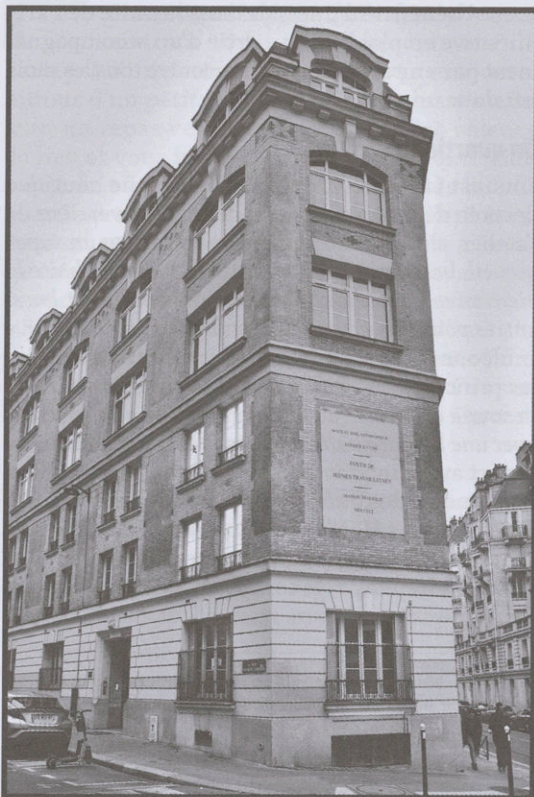
du patronat au sein de cités ouvrières. Ces patrons « éclairés » sont préoccupés par les conditions de vie de leurs ouvriers, surtout pour en faire de bons travailleurs.

Des exemples d'innovation architecturale

Au tournant des XIX^e et XX^e siècles, des fondations philanthropiques sont créées par des grandes familles des affaires comme les fondations Georges-Picot, Weill ou Rothschild : elles s'intéressent au logement ouvrier et économique et se donnent pour but de construire des « habitations hygiéniques » réservées à certaines catégories d'employés pour la Fondation Weill, d'ouvriers pour la Fondation Picot



Inauguré en 1902, l'immeuble de la Société philanthropique, 37 rue Eugène Carrière accueille encore jeunes salariés et étudiants aux ressources modestes.



Thierry Nectoux (x 7)

ou de jeunes femmes seules pour la Fondation Marjolin. La plupart des immeubles construits alors existent encore et ont gardé leur vocation sociale. Nous leur avons consacré un article dans notre n° 272. Ces ancêtres des HLM étaient de qualité et plusieurs d'entre eux sont construits à des angles de rue, ce qui permet avec le recul d'apprécier leurs façades. Partout, on trouve la brique rouge et blanche en alternance, avec des effets décoratifs. Seul l'immeuble du 7 rue de Trétaigne construit en 1904 par Henri Sauvage – un des architectes français les plus réputés d'alors – et Charles Sarrazin adopte une technique nouvelle. Pour ces 29 logements, dont le projet vient de la Société des logements hygiéniques à bon marché, il choisit une ossature en béton armé avec des remplissages en brique (à l'origine en briques de verre). Logement social rime alors avec innovation architecturale et qualité de la construction. Toutes les pièces ont un percement différent selon leur fonction : fenêtre verticale pour les chambres, horizontale pour les cuisines, bow-window pour les séjours.

L'hygiène et la commodité avant tout

Plusieurs de ces immeubles s'ouvrent sur la rue par une porte d'entrée monumentale qui peut être agrémentée d'un beau décor végétal, par exemple au 14 rue Jean-Robert. Et les détails sont très soignés, avec de la céramique, comme au 1 rue Ferdinand-Flocon, ou encore de belles portes comme celle en bois et verre Art nouveau de l'immeuble du 7 rue de Trétaigne. Aux derniers étages, on peut voir la charpente sous laquelle s'abritent des balcons. Et à l'intérieur aussi, les innovations sont nombreuses. L'hygiène et la commodité sont une obsession des architectes. L'immeuble de la rue de Trétaigne offre bains-douches, buvette, restaurant hygiénique et coopérative d'alimentation. Une bibliothèque et une salle de conférence sont intégrées, par le choix de Mme Weill, l'épouse du fondateur de la SLHBM. Les appartements ont tous une cuisine, avec son garde-manger sous la fenêtre, une salle de bains, ce qui est un luxe incroyable, sans compter le débarras et la cave. A l'origine, la terrasse de l'immeuble devait être un solarium, dans un souci sanitaire, pour éviter la propagation des microbes mais, à cause de problèmes d'étanchéité, il a rapidement disparu. Pas étonnant que cet immeuble de Sauvage et Sarrazin ait remporté le premier prix du Concours d'habitation à bon marché organisé par le département de la Seine.

Les plans et la distribution des logements sont parfois « la résultante de conditions que nous ferions



83 rue Belliard, l'entrée monumentale de cet ensemble de logements sociaux (1907) ouvre sur un espace vert – réduit – témoin de la volonté hygiéniste des commanditaires.

après discussion», écrit le comité de direction de la Fondation Weill qui opéra pour une enquête avec questionnaire auprès des futurs habitants, bien avant qu'on n'invente la « démocratie participative » : au rez-de-chaussée les équipements collectifs, buanderie, bains-douches, parfois même restaurant comme dans la maison Marjolin ou garage à vélos par exemple au 83 rue Belliard ou au 205 rue Marcadet ; dans les étages, les appartements, de une à trois pièces. Deux

La cour intérieure du 205 rue Marcadet (à gauche) et la façade de la Maison de la mère et de l'enfant (1898), 44 rue Labat, qui accompagne les résidentes dans leur projet de réinsertion sociale et professionnelle.

autres immeubles, construits à cette époque, ont gardé une vocation sociale. La Fondation Picot, rue Labat, est devenue en partie la Maison de la mère et de l'enfant et la Fondation Marjolin, 37 rue Eugène-Carrière, propose des chambres pour jeunes filles.

Des habitations à bon marché (HBM)

Juste avant la guerre de 1914, le 23 décembre 1912, le député Bonnefoy fait voter la loi portant son nom qui autorise la création, par les collectivités locales, d'offices d'habitations à bon marché (HBM). Cette loi impose une valeur maximale au loyer en fonction du nombre de pièces du logement et une surface minimale de 9 m² par pièce. C'était il y a plus de 100 ans ! Aussi, à Paris, on voit la création de deux organismes : l'Office public de la Ville de Paris, qui aura ses propres architectes, et le service technique de la Ville de Paris, qui, lui, fera appel à des architectes extérieurs. Il s'agit de répondre à une demande croissante : au début du XXe, nombreux sont ceux qui quittent la province et viennent s'installer à Paris. Après les premiers immeubles sociaux va s'ouvrir l'époque des « cités » dans les villes, et dans le 18e. Les plus anciennes cités se situent 247-251 rue Marcadet, un vaste ensemble de 420 logements conçu à l'initiative de la Ville de Paris et entre le 256 rue Marcadet et le 41 rue Joseph-de-Maistre. La cité de la Fondation Rothschild est achevée en 1919, mais ses plans avaient été établis auparavant. Dix millions de francs avaient été investis dans la création de cette fondation « pour l'amélioration des conditions d'existence matérielle des travailleurs » et Emile Cheysson, qui a défini le programme, écrivait : « Ces logements ne peuvent être agréables et bien tenus que s'ils sont spacieux, que si l'on assure l'abondante circulation de l'air et de la lumière, l'adduction des eaux propres, l'évacuation des eaux sales, des matières usées, des ordures ménagères, le lavage et le séchage du linge, l'éclairage et le chauffage ». Il souligne aussi le rôle important des espaces communs, la cour qu'il qualifie de « poumon qui contribue à l'aération et à l'éclairage » et qui doit être « bien accessible au vent et au soleil ».

« On peut souhaiter qu'elle contienne un petit coin de terre, entouré de grillage, où les enfants puissent jouer au sable et prendre leurs ébats en dehors du logis étroit et encombré. » Des réflexions qui sont d'actualité ! ●

DANIELLE FOURNIER

Pour une promenade

12-14 rue Jean-Robert (1885),
7 rue de Trétaigne (1904),
1 rue Ferdinand-Flocon (1912),
75-77 rue de Clignancourt
et 44 rue Labat (1898),
37 rue Eugène Carrière (1902),
83 rue Belliard (1907),
197-199 rue Marcadet (1902),
128 et 133 rue de Clignancourt (1914),
181-183 rue Belliard (1914) et 41 rue
Joseph de Maistre (1919).



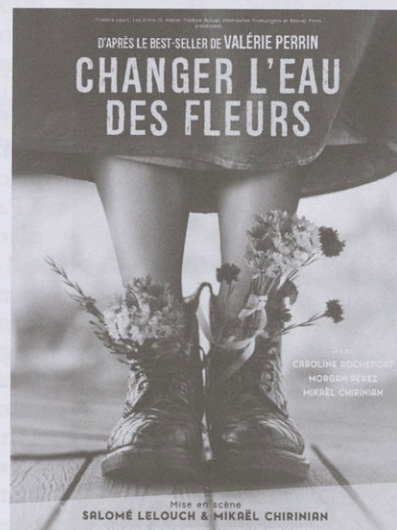
THÉÂTRE

CHANGER L'EAU DES FLEURS :
L'ART DE LA DÉLICATESSE

Une ode au bonheur qui tisse avec pudeur et humanité les liens entre les blessures des vivants et les secrets des disparus.

C'est l'histoire de Violette, femme garde-cimetière, malmenée par la vie mais décidée à continuer à lui sourire. Peut-être avez-vous lu le best-seller multi-primé de Valérie Perrin paru chez Albin Michel en 2018. Caroline Rochefort et Mikaël Chirinian, également comédiens de la pièce, l'ont adapté sur scène.

La salle est pleine à craquer en ce dimanche après-midi de pluie. Les strapontins grincent. Les retardataires s'activent. Le rideau s'ouvre. Un décor sobre, gris et monacal. Mais des fleurs. Beaucoup. Une femme, debout et droite au centre de la scène, prend la parole



dans un long monologue. Elle se présente à nous avec un accent chantant du sud. Violette Toussaint (!) décrit son quotidien de garde-cimetière. Rien de très vivifiant. Pourtant elle rayonne d'une joie simple et paisible.

La vie n'a pas été douce avec elle. Son mari a disparu il y a quinze ans. Le reste est un secret bien gardé.

Elucider les mystères

Depuis, elle s'occupe de son jardin et de ses «voisins», les morts. Elle recueille les confidences de celles et ceux qui leur survivent et leur offre thé et café. Sa porte leur est toujours grande ouverte. Jusqu'au jour où Julien, commissaire, entre dans son ancre et dans sa vie. Il cherche à comprendre le secret de sa mère défunte qui veut reposer sur la tombe d'un illustre inconnu et à élucider le mystère du mari de Violette, disparu. S'en suivent plusieurs rebondissements tous plus émouvants les uns que les autres.

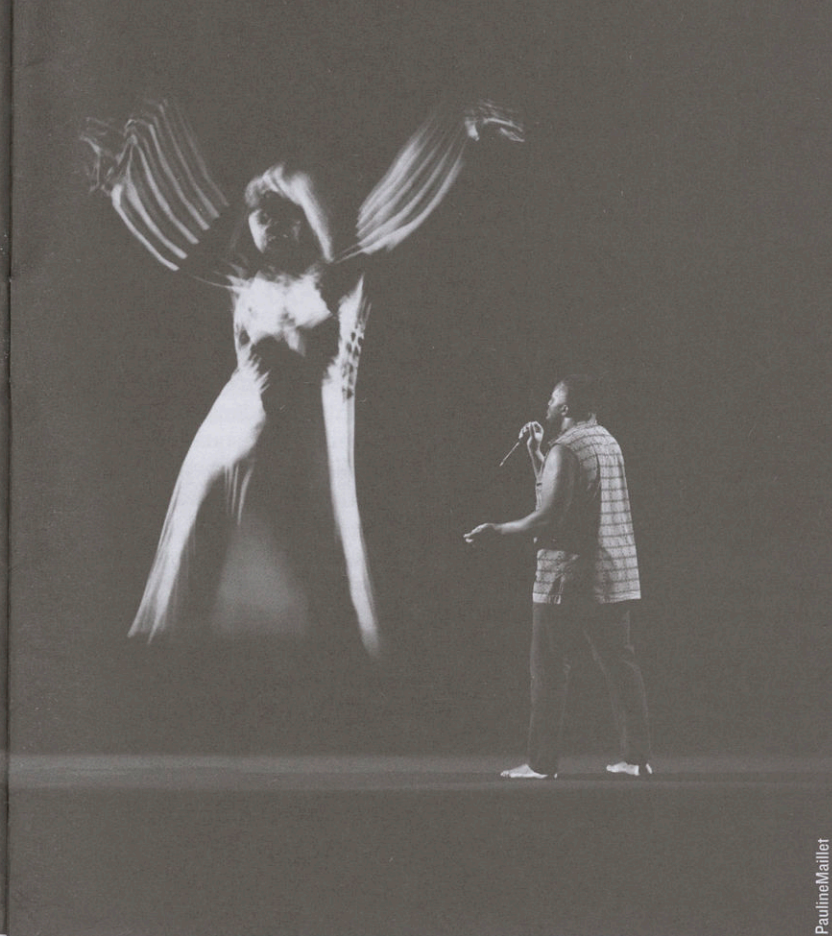
Si vous avez lu le livre, l'histoire ne vous surprendra évidemment pas mais pour les autres, elle vous cueillera, assurément. La comédienne principale, Caroline Rochefort est juste, délicate, ancrée et rayonnante en Violette. La mise en scène est économe et ingénieuse. Parfois quelques longueurs mais rattrapées par la douceur et l'humanité de ces personnages qui clairoignent leur foi en la vie, quoi qu'il en coûte. ● SONIA IMBERT

Jusqu'au 27 mars 2022 au Théâtre Lepic, 1 avenue Junot, métro Lamarck-Caulaincourt ou Abbesses, 01 42 54 15 12, theatrelepic.com

SPECTACLE
ECHOS

Mathilda May revient sur scène, cette fois pour un spectacle mixte mêlant improvisation musicale, performance visuelle et poésie sonore. Cette artiste touche-à-tout (danseuse, comédienne, metteuse en scène) propulse cette fois Sly Johnson (rappeur, chanteur et beatboxer) sous les feux de la rampe pour un dialogue improvisé entre des images vidéos (créées par le vidéaste et plasticien Mathias Delfau) et sa voix. *Echos* est une performance musicale et visuelle qui entraîne le spectateur dans l'imaginaire onirique de la créatrice. Le spectacle est proposé dans le cadre de la 6e édition du festival des créations plurielles, Les Singulières, conçu autour du portrait et de l'auto-portrait. Dix-neuf projets, paritaires en genre, dont huit créations, sont proposés du 18 janvier au 26 février. SM

Au 104, 5 rue Curial, du 18 au 22 janvier 2022, du mardi au vendredi à 21 h, le samedi à 19 h 30, 104.fr



Pauline Maillet

THÉÂTRE

FRANÇOIS TRUFFAUT,
L'HOMME QUI AIMAIT
LES LETTRES

A travers ses nombreuses missives, le brillant portrait puzzle d'un homme complexe, fidèle dans ses affections, radical dans ses détestations.

Truffaut fut un grand épistolier, à la façon d'un homme du XIX^e siècle. Quelques années après sa disparition (en 1984), Claude de Givray et Gilles Jacob rassemblent et éditent son abondante correspondance. A l'exception des échanges amoureux, à l'abri des regards indiscrets, chez un notaire.

C'est à cet important matériau que s'est attaquée la compagnie Les Ailes de Clarence, habituée à faire son miel de textes pas vraiment destinés à la scène. Adaptant, par exemple, *D'autres vies que la mienne*, le roman d'Emmanuel Carrère. Il a fallu choisir entre des centaines de missives, au ton amical ou agacé, tranchant ou inquiet.

On voit le jeune François grandir sous nos yeux. A son compagnon d'escapade Robert Lachenay, il confie son enthousiasme pour les filles, les films et la joie des vacances. Devenu un réalisateur célèbre, il est sollicité par toutes sortes de gens : aspirants cinéastes, scénaristes, journalistes, etc. Il leur répond poliment mais de façon très directe, n'hésitant pas à exprimer clairement sa déception ou son désintérêt. Une lettre se terminant par « *attentivement vôtre* » n'augure rien de bon.

Cet homme coupant sait se faire tendre pour la petite-fille de sa monteuse, lui promettant cornet de glace et séance de ciné interdite aux mineurs. Affectueux avec le « cheralain-souchon », auteur de la chanson de *L'Amour en fuite*.

Le clou du spectacle est évidemment la fameuse lettre de rupture avec Godard, écrite après un incident malheureux concernant « leur enfant », Jean-Pierre Léaud. Truffaut déballe sa rancœur, détaille tous ses griefs envers son ex-camarade. C'est un torrent de reproches. Godard écrira, pour la correspondance, une préface où affluent les regrets.

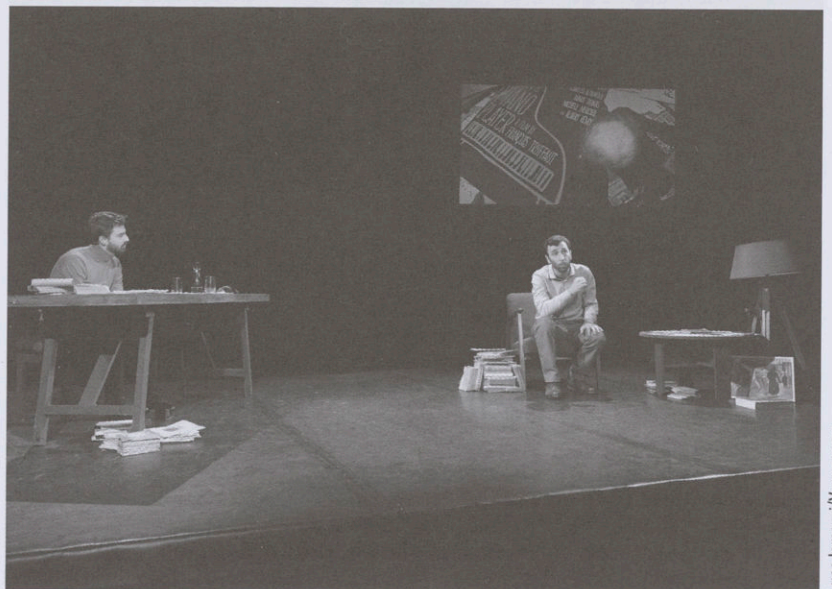
Insuffler la vie

Samuel Poncet a inventé un décor qui évoque le bureau du cinéaste. Une table sur laquelle est présenté un clavier, des piles de livres et de *Cahiers du cinéma*, un coin salon avec un fauteuil et un guéridon tournant sur lequel sont disposés des documents illustrant la vie de Truffaut (coupures de presse, invitations, photos). Tout est filmé, visible sur un écran installé en fond de scène.

David Nathanson, comédien et metteur en scène, se fait le porte-voix du cinéaste. Il insuffle de la vie à ses mots sans chercher à l'imiter. Un pianiste (Antoine Ouvrard ou Pierre Courriol) vient souligner ses propos par quelques notes surgies de *Jules et Jim* ou du *Mépris* (encore Godard !).

Le spectacle dure une heure quinze. C'est trop court. On en voudrait encore. ● MONIQUE LOUBESKI

Truffaut - Correspondance, jusqu'au 25 février, Manufacture des Abbesses, 7 rue Véron, métro Abbesses, du mercredi au samedi à 21h, le dimanche à 17 h, 01 42 33 42 93, manufacturedesabbesses.com



Luca Iomazzi/Voyez-vous

THÉÂTRE
DE L'HUMOUR NO LIMIT

Juste avant la fin du monde, mobilisation accélérée pour tenter d'éviter une catastrophe militaire annoncée.

En pleine guerre froide, un groupe de bombardiers américains reçoit par erreur l'ordre de détruire Moscou. L'état-major de l'Air force, le Conseil de défense et bien sûr la Présidence s'agitent pour tenter d'éviter le pire. C'est un peu l'adaptation sur scène d'un classique du cinéma d'aventure, mais traité avec humour et loufoquerie.

Entre *Y a-t-il un pilote dans l'avion* ? et un épisode des Monty Python (parmi les autres références revendiquées par l'auteur et metteur en scène, Robin Goupil, figurent aussi Mel Brooks, Les Nuls, Pierre Richard, Ricky Gervais...), la pièce est irrésistiblement drôle. La dysphasie du président américain, le cynisme de l'armurier milliardaire ou l'étrange sabir de l'interprète soviétique ne laissent aucun spectateur de marbre, même si parfois la barque de certains personnages est un peu chargée. La secrétaire générale de la Défense hystérique ou le tyranique commandant Bogan dépassent un peu les bornes. Pourtant les neuf comédiens sont excellents, chacun dans leur partition. Le décor est

minimaliste et le texte d'une extrême précision. On voyage dans le temps, mais les problématiques évoquées derrière la moquerie sont terriblement d'actualité : des femmes pilotes de chasse qui revendiquent leur place, un développement technologique qui risque de pousser l'humanité à sa perte, des milliardaires qui finissent par diriger le monde... Ça ne vous rappelle rien ? ● SANDRA MIGNOT

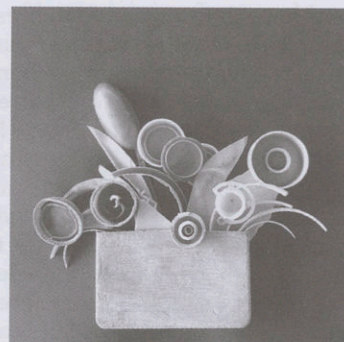
No Limit, au Théâtre des Béliers parisiens, tous les dimanches à 20 h 30, 14 bis rue Sainte-Sauve, métro Jules Joffrin, theatredesbeliersparisiens.com

Ciné-club

ROBERTO
ROSSELLINI

Du 9 janvier au 20 février, les dimanches à 10 h 45, au Louxor, 170 boulevard Magenta, métro Barbès-Rochechouart, 01 44 63 96 96, cinemalouxor.fr

Sept films au programme de ce ciné-club, animé par Fabienne Duszynski, enseignante à l'université de Lille et membre du comité de rédaction de la revue *Vertigo*. Tout d'abord : *Rome, ville ouverte*, film le plus connu du cinéaste (9 janvier), puis *Paisa*, six courtes nouvelles (16 janvier), *Allemagne, année zéro*, invention du néoréalisme italien (23 janvier). Dans *Stromboli* (photo), deux monstres sacrés : Ingrid Bergman et le volcan ! (30 janvier), puis *Europe 51* (6 février), *Voyage en Italie* ou l'agonie d'un couple (13 février) et enfin *Inde terre mère*, quatre récits sur la vie quotidienne et la culture indiennes (20 février). AK



Expo

CÔTE À CÔTE : FRANCE GENATIO
ET JEAN-MICHEL FAUDEMER

Jean-Michel Faudemer, fidèle à son éthique, présente des compositions faites de déchets plastiques trouvés sur les plages et « *le mieux serait qu'ils ne s'y trouvent pas* ». C'est sa manière toute personnelle de dénoncer un mode de vie destructeur pour l'environnement et l'humanité, de mettre plein jour sur ses *Vénéneuses*.

France Génatio est passionnée de dessin, processus à la fois expressif, intime et sensuel. Les formes et les forces se mêlent, se croisent et se séparent comme des danseurs. Symphonies de bleu, jaune, orange et rouge, leur spontanéité laisse le spectateur vagabonder en toute liberté. MC

Du 4 au 9 janvier, à la Galerie 3 F, 58 rue des Trois-Frères, métro Abbesses, 06 63 22 48 68, galerie3F.fr

Spectacle musical enfants
GRAND DIRE

Jusqu'au 3 avril, à la Manufacture des Abbesses, 7 rue Véron, métro Abbesses ou Blanche, mercredi et dimanche à 15 h, représentations supplémentaires les lundis et mardis des vacances scolaires. Texte, mise en scène, musique et jeu : Pauline Christophe et Benoît Labbouz, 01 42 33 42 03, manufacturedesabbesses.com



Charly a peur de retourner à l'école où ses camarades se moquent d'elle. Alors qu'elle rêve de partir très loin, elle est emportée dans un incroyable voyage par un grand oiseau multicolore. Dans tous ces pays, elle rencontre des animaux qui lui racontent, en chansons, leur lutte pour s'en sortir et essayer de changer le monde. Charly comprend alors l'importance des amis pour redonner force et courage. AK

SÉRIE TÉLÉ

NONA ET SES FILLES À LA GOUTTE D'OR

C'est l'histoire de Nona (interprétée par Miou-Miou), femme libre, féministe qui se retrouve enceinte à... 70 ans. La tuile pour cette active militante du Planning familial.

Au centre de l'histoire : Nona et ses trois filles quarantaines, Gaby, Manu et George. Les trois sœurs accompagnées du compagnon de Nona, père présumé du futur bébé, de son médecin, pédiatre plein de charme et vieil ami de la famille et du sage-femme dont toute femme enceinte rêverait, se mobilisent pour entourer la future maman. Manu et Gaby s'installent chez elle (George qui n'a jamais coupé le cordon y habite toujours) et recréent leur complicité d'antan entre confidences et disputes.

On aime la manière qu'a la réalisatrice, Valérie Donzelli, d'aborder avec humour et en toute délicatesse le combat des femmes pour disposer de leur propre corps, le jeu



des quatre actrices principales (et des acteurs) et la façon positive dont est montré le quartier de la Goutte d'Or qui a d'habitude si mauvaise presse.

Dès le premier épisode, on voit Nona descendre la rue Poulet où elle habite, saluer ses voisines africaines sur le pas de leur magasin, rejoindre le Planning familial voisin dont elle est directrice où elle explique la contraception à des collégiens. Après l'annonce de sa grossesse, c'est autour du square Saint-Bernard - Saïd-Bouziri qu'elle imagine partout des femmes enceintes ou accompagnées d'enfants. Par dessus la grille d'entrée du même square, George, éternelle maladroite, tombe la tête la première, tandis qu'on devine que Manu, la plus conventionnelle des trois sœurs, habite toujours le 18^e en la voyant sortir avec ses enfants d'une très chic demeure de la villa Léandre. ● SYLVIE CHATELIN

A voir sur Arte.tv (urlr.me/2gCIG) jusqu'au 14 janvier (ne tardez pas trop, ce serait dommage de se priver de cette « feel good » série).

LE 18^e EN SCÈNES

Notre arrondissement est une terre de tournages. Comme un album souvenir, cette rubrique revient sur un film d'hier ou d'aujourd'hui, présent dans nos mémoires ou tout à fait oublié.

MONTMARTRE-SUR-SEINE DE GEORGES LACOMBE (1941)

Ce marivaudage sur la Butte est un prétexte à nous faire entendre la voix d'Edith Piaf. Elle incarne Lily, une fleuriste en route vers la gloire. Michel (Jean-Louis Barrault), son amoureux transi, l'embauche pour le gala d'inauguration de la Maison des P'tits Poulbots. Lily désire se faire accompagner à l'accordéon par son voisin Maurice (Henri Vidal). Elle n'est pas insensible au physique athlétique du jeune homme. Qui n'a d'yeux que pour Juliette (Huguette Faget), la fille de son encadreur de patron. Celle-ci se laisse éblouir par un duo de beaux parleurs : Claude (Roger Duchesne) et un monteur de revues aux Folies Montmartre (Paul Meurisse, le « bel indifférent » de la Môme). Dès les premières images des rues entourant la place

du Tertre, Montmartre apparaît comme un village grouillant de vie. Des grappes de gosses glissent sur les rampes. Une marchande des quatre-saisons hurle au scandale : on lui a refilé un faux billet !



Le boucher, le vitrier, tout le monde s'en mêle et finit au poste. Claude intercepte Juliette qui gravit les marches parallèles au funiculaire. Il lui conte fleurette dans les jardins. Maurice, jaloux, s'enfuit. Lily le retrouve sur les berges de la

Seine. Suit une séquence où elle pousse la romance en distribuant des petits formats, comme dans un film de René Clair, dont Georges Lacombe fut longtemps l'assistant. Maurice accepte de jouer du piano à bretelles au restaurant La Bonne Franquette où Lily entonne *Tu es partout*. Les quatre rengaines du film ont été écrites par Piaf et composées par Marguerite Monnot. Claude tente d'introduire Juliette dans le grand monde mais elle préfère retourner à Montmartre, où elle retrouve Maurice, brièvement séduit par Lily. Les amoureux se rejoignent et s'embrassent sur les marches du Sacré-Cœur. Pour les deux jeunes comédiens, c'est la conclusion de leur premier film. ●

MONIQUE LOUBESKI

MUSIQUE

DU CLASSIQUE POUR LES TOUT-PETITS

Matinée Bébé concert au théâtre de l'Atelier. Les familles s'installent, réservent des rangées. Mais très vite les enfants se mettent dans les bras des parents, on sort les doudous, les câlins se multiplient, le noir se fait et c'est parti pour une bonne demi-heure de spectacle. La vingtaine de musiciens de l'orchestre Lamoureux propose un vrai concert, avec un programme classique – Mozart, Brahms, Torelli – entrecoupé d'explications sur les instruments présents. Mon voisin Augustin, accroche bien au début, mais comme le dira sa mère à la fin du spectacle : « C'est long pour un hyperactif d'un an. » Il est vrai que pour un premier contact avec la musique vivante, nous recommanderions plutôt de faire l'expérience avec des enfants de 2/3 ans, plus en âge de comprendre ce qui se passe. Reste que les parents sortent ravis, ils ont même chanté *Vive le vent* comme quand ils étaient tout jeunes ! ● DANIELLE FOURNIER

Prochaines séances au théâtre de l'Atelier, 1 place Charles Dullin, métro Anvers, les 22 et 23 janvier avec le programme *Sérénades* et les 19 et 20 février avec le programme *Bach à sable* (les samedis à 10 h, 11 h 15, 14 h 30 et 16 h. Les dimanches à 10 h et 11 h 15)



Dominique Dugay



Eric Minh Cuong Castaing / Victor Zébo / Cie Shonen, 2021

PERFORMANCE FILMÉE

FORME(S) DE VIE

Entre force et fragilité, des chorégraphies mettent en scène des corps meurtris, émancipés par l'expression corporelle.

Eric Minh Cuong Castaing présente une installation vidéo en plusieurs volets et un seul sujet : des « corps empêchés » auxquels il offre les moyens de se réapproprier, pour un temps, les gestes dont ils ont été privés. Lauréat du prix Le Bal/ ADAGP de la Jeune Création, il a réalisé les étapes de ce travail avec des résidents de la Maison de Gardanne (13), un centre de soins palliatifs, avec Kamal, un ancien boxeur

professionnel victime d'un AVC, et d'autres personnes, toutes atteintes de maladies neurodégénératives.

À la croisée de la danse et du processus de soin, il imagine des « situations chorégraphiques » adaptées à leurs corps aux fonctionnements si particuliers, mis en scène dans ce lieu et en pleine nature, au cœur du parc naturel de Beaucueil. Dans l'exposition, pas d'images fixes mais des captations filmées de leurs chorégraphies. Victor

Zébo filme au plus proche des mouvements qu'il suit, les danseurs de la compagnie Shonen soutenant, portant, accompagnant, ces corps fragiles. Et le résultat est à la fois magique par la délicatesse des gestes, la profondeur des regards et poignant par la force d'humanité qui se dégage de ces lents déplacements. Une façon subtile d'être en vie... ● DANIELLE FOURNIER

Jusqu'au 6 février au Bal, 6 impasse de la Défense, métro Place de Clichy, 01 44 70 75 50, le-bal.fr

A noter : samedi 29 janvier, de 14 à 19 h, interventions chorégraphiques de la compagnie Shonen.

Vous souhaitez intégrer l'équipe de bénévoles du 18^e du mois ?

Si vous avez la fibre commerciale et le contact facile, nous vous attendons pour nous aider à démarcher les commerçants et artisans de l'arrondissement pour des insertions publicitaires dans nos colonnes.

Vous serez chargé des relations avec les annonceurs, de la collecte des éléments techniques et du suivi de l'annonce jusqu'à sa parution dans le journal. N'hésitez pas à nous contacter à publicite18edumois@gmail.com

RETROUVEZ LE 18^e DU MOIS SUR LES RÉSEAUX SOCIAUX
FACEBOOK / LE 18^e DU MOIS
TWITTER / @LE18EDUMOIS



Atelier d'art Lopic



Landier en artisan graveur

En décembre, Henri Landier a convié ses collectionneurs à découvrir le tirage d'une gravure dans son atelier, rue Tourlaque. Après une présentation sur l'histoire de l'estampe, il a encre la plaque de cuivre de sa dernière gravure : *Julien et son violon*, imprimée couleur par couleur sur papier pur chiffon et tirée sur presse à bras. Landier est l'un des rares graveurs à savoir tirer lui-même. En soixante-dix ans de carrière, il a imprimé 2 000 estampes.

ALEXANDRA ERMAKOFF

A l'occasion de ce 300^e numéro, l'équipe du 18^e du mois tient à remercier Henri Landier pour son soutien au journal depuis sa création.

Au cœur du 18^e, un imprimeur près de chez vous !



IMPRESSION TRADITIONNELLE & NUMÉRIQUE
COULEUR & NOIR/BLANC - KAKÉMONO

IMPRIMERIE
Brochures, livrets, chemises, plaquettes, liasses, autocopiantes, têtes de lettre, affiches, etc.

IMPRESSION NUMÉRIQUE
Manuels techniques, dossiers de presse, lettres d'informations, manuels de formation, thèses, mémoires, etc.

PROMOPRINT imprimerie offset et numérique

79 rue Marcadet 75018 Paris • Tél : 01 53 41 62 00 • Fax : 01 53 41 62 02
contact@promoprint.fr • www.promoprint.fr

PROFESSION : FAIT-DIVERSIÈRE

Thierry Nectoux



Anne-Sophie Martin est une journaliste indépendante, chroniqueuse judiciaire, réalisatrice de télévision et écrivaine.

Ma seule expérience professionnelle dans le 18^e arrondissement remonte à l'époque où je travaillais sur l'affaire du tueur de l'Est parisien, Guy Georges. Il habitait en 1995 à l'hôtel situé au 4 rue Becquerel, pas très loin, d'ailleurs, du jardin d'enfant de mon fils. » D'emblée, Anne-Sophie Martin, 57 ans, plante le décor.

Normande de naissance, arrivée dans les années 1990 à la Goutte d'Or au hasard d'une petite annonce, elle est depuis vingt-et-un ans une heureuse habitante de l'arrondissement. Anne-Sophie vit aujourd'hui dans un immeuble « genre HLM des années 1970 » de la rue Doudeauville, mais avec une vue imprenable sur Paris, avec sa femme Isabelle, 57 ans, journaliste comme elle. Une de leurs amies communes, Rachel, femme de théâtre de 70 ans domiciliée rue Championnet, se souvient : « Qu'est-ce qu'on a pu se marrer avec Anne-So, toujours la porte grande ouverte pour les autres mais, pour défendre nos intérêts au sein du conseil syndical, une main de fer dans un gant de velours. » Le mariage haut en couleur d'Anne-So et Isabelle s'est déroulé le 7 novembre 2020 à la mairie du 18^e en présence de six invités dûment masqués comme l'exigeaient les mesures sanitaires. Jules, leur fils, né par insémination artificielle en 2002 en Belgique, était leur témoin. « C'est lui qui m'a mis la bague au doigt pendant la cérémonie car l'officier de l'état civil pensait qu'il était le marié, il n'avait pas bien saisi qu'il s'agissait d'une union entre deux femmes ! » se souvient Isabelle, encore amusée et émue. Toutes deux adorent le côté cos-

mopolite et animé de l'arrondissement, ses marchés et en particulier celui de l'Olive. Pour Anne-Sophie, le 18^e est avant tout « un lieu tumultueux mais certainement pas le plus dangereux de Paris ». En revanche, celle qui se déplace exclusivement à scooter avoue supporter de moins en moins l'état de saleté de la voirie. Si elle apprécie « le côté perché de l'arrondissement et l'idée de faire une ascension pour aller à Montmartre », il n'en est pas de même du quartier des Abbesses « trop commercial et en perte d'authenticité ». Pendant le confinement, elle admet néanmoins avoir redécouvert la beauté du 18^e, magnifiée par le silence. « Têtue et jamais à l'heure », ce sont les principaux défauts d'Anne-So, selon son voisin et ami Eric, responsable commercial. Cependant, il loue sa franchise et surtout sa grande fidélité.

Du sang, de la sueur et des larmes

Elevée dans un milieu social de profs de gauche, Anne-Sophie Martin a toujours voulu devenir journaliste « pour pouvoir raconter le monde dans lequel on est ». Elle intègre le Centre de formation des journalistes (CFJ) en 1987, la section audiovisuelle en première année, la deuxième en presse écrite. Elle en sort diplômée en 1989. Après une année « ambiance saucisson-vin rouge » au *Canard enchaîné*, où elle a fait ses débuts, elle entre à l'Agence centrale de presse (ACP) où elle rencontre, pour la première fois, l'univers du crime. En 1991, elle devient chroniqueuse judiciaire lors du procès de la diabolique de Nancy, Simone Weber, accusée d'avoir découpé son ex-amant à la meuleuse. Elle adore l'atmosphère captivante de la cour d'assises, où s'entremêlent les passions et les détestations humaines. Elle apprend aussi à mettre en lumière le penchant perpétuel entre magie blanche et/ou magie noire inhérente à chaque être.

« Comment faites-vous pour tenir le coup face à tous ces crimes ? » C'est la question que lui posent souvent ceux qui ne comprennent pas sa passion pour les affaires criminelles. Anne-Sophie reconnaît qu'à première vue un fait-divers c'est moche, ça sent le sang, la sueur et les larmes. Mais « c'est comme le chirurgien qui taille de la barbaque tous les jours. Cela a un côté gore et, en même temps, son travail sauve des vies, c'est fantastique ! » Ce qu'Anne-Sophie aime, c'est l'analyse intellectuelle du crime, saisir et transmettre la complexité infinie des histoires : « Un fait-divers c'est comme un oignon, on le pèle et on découvre encore une autre couche, c'est sans fin et cela dépasse souvent la fiction ! » Pour elle, on n'est ni victime ni criminel par hasard. Les tueurs, souvent animés d'un sentiment de surpuissance, savent déceler les fragilités d'un individu et c'est la raison pour laquelle ils choisissent de l'attaquer ou de l'éliminer. Elle ne parvient pas à déshumaniser les meurtriers car pour elle les monstres n'existent pas, mais la journaliste reconnaît qu'une enfance ou une éducation difficile n'excuse pas tout.

Isabelle n'est pas du tout effrayée par la passion communicative de son épouse.

D'ailleurs, Anne-Sophie, réalisatrice pour la télévision depuis de nombreuses années (notamment pour 13 h 15 le dimanche sur France 2), n'a pas hésité à intégrer leur fils dans certains documentaires. « On le voit dans des scènes en tant que figurant, de loin ou de dos, jouant un policier ou maniant un couteau Opinel ou de fausses armes. » Pas du tout traumatisé, Jules, bac pro photographie en poche, a choisi d'intégrer une école audiovisuelle pour devenir chef opérateur. Il a effectué toute sa scolarité dans le 18^e, de la crèche israélienne de Montmartre, « ouverte à toutes les confessions », au collège Yvonne Le Tac.

Accepter la réalité

De tous les ouvrages qu'Anne-Sophie Martin a écrits, c'est *Le Disparu* – sur l'affaire Xavier Dupont de Ligonès – qui lui a procuré le plus de plaisir, car il lui a permis de développer des potentialités rédactionnelles insoupçonnées. Pour France 2, elle prépare une série sur l'affaire Omar Raddad (la fameuse inscription en lettres de sang : « Omar m'a tué » [sic]) et assistera, en janvier 2022, au procès du meurtre de la petite Maëlys pour un documen-

« Un fait-divers c'est comme un oignon, on le pèle et on découvre encore une autre couche, c'est sans fin et cela dépasse souvent la fiction ! »

taire sur Nordahl Lelandais. Enfin, Anne-Sophie s'oppose à ceux qui veulent soit utiliser les faits-divers pour expliquer les grands maux de la société, car « il ne s'agit que d'événements singuliers », soit les réduire à des affaires de chiens écrasés ou de caniveau. S'intéresser aux faits-divers, « c'est accepter la réalité, accepter que la mort et l'imprévu fassent partie de la vie ! » ●

ANNICK AMAR